

Le Débit

le délit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill.
Le Délite est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

Aux urnes!

Aux urnes! Ou pas. Enfin, comme vous le sentez. C'est votre choix. Laissez-nous au moins tenter de vous convaincre.

La saison électorale a déjà débuté, et c'est un véritable défilé de scrutins que nous promettent les prochains mois. Après l'Allemagne et la Russie le mois dernier, le spectacle démocratique dresse son chapiteau au Brésil, pour les élections générales, puis chez nous, au Québec, avant de terminer sa tournée du continent américain aux États-Unis, pour les législatives de mi-session. Il traversera le Pacifique pour se rendre en Nouvelle-Zélande, en Israël, puis à Taïwan. Petit passage sur le continent africain, au Nigéria, et un retour explosif en Europe, pour de nouvelles élections présidentielles et régionales en Allemagne et aux Pays-Bas, avant sa dernière grande représentation de la saison, en France.

Une véritable tournée mondiale pour ce spectacle qui perdure depuis plusieurs millénaires. Pourtant, les critiques lui ont rarement été tendres. La pratique démocratique a dû surmonter toutes les épreuves pour déboucher aujourd'hui sur sa pleine reconnaissance. Mais elle est loin d'être parfaite – très, très loin...

Aucun pays du monde, autant démocratique qu'il prétende être, n'échappe à l'inégalité d'accès au vote, révélatrice d'une forme de discrimination fondée sur l'origine ethnique, la classe sociale, l'orientation sexuelle, la religion...

Au Québec, en 2022, la participation électorale autochtone est enregistrée à 14,66 %, soit environ 4,5 fois moins que le taux moyen de la province de 66,15 %. Lors des présidentielles de 2024 aux États-Unis, le taux de participation franchit 70 % pour la population blanche; il ne dépasse pas les 60 % chez les Afro-Américains (59,6 %), chez les Asiatiques (57,1 %) et chez les Hispaniques (50,6 %). Ne pensez surtout pas que ces chiffres sont symptomatiques d'une absence de volonté et de responsabilité civique; la tragédie démocratique est d'ailleurs là. Les mécanismes ancrés dans nos démocraties, même les plus libérales, ont été stratégiquement placés à ces fins : favoriser une reproduction de la classe politique.

Ne parlons même pas des démocraties illibérales. Quel oxymore! Bon, c'est peut-être la jalousie qui parle. En même temps, qui ne rêve pas de vivre dans un État comme la Biélorussie, où 86,82 % des électeurs, dans une si belle démonstration d'unité nationale, se sont accordés pour réélire Lukashenko pour la septième fois consécutive depuis 1994? Qui ne rêve pas de s'installer sur les îles turques de la mer Égée alors que le gouvernement d'Erdogan lance une opération d'arrestation de masse de la communauté LGBTQ+?

Ne croyez pas non plus que dans notre confort démocratique, rien de cela ne pourra jamais nous atteindre. Il suffit de se déplacer à quelques dizaines de kilomètres au sud de Montréal pour comprendre combien nos normes chéries de justice, de liberté et d'humanisme peuvent disparaître en un cycle électoral. Les États-Unis, l'Argentine, le Brésil, le Nigéria, l'Alle-

magne, le Pérou, l'Égypte... Voilà une liste bien raccourcie de pays qui ont un jour fait le choix de l'illibéralisme et du rejet de l'État de droit. Certains attendent encore patiemment avant d'entamer la marche arrière.

Ne faisons pas ce choix. Résistons aux acteurs qui soutiennent que le pessimisme est l'ordre de notre ère. Oui, la démocratie libérale subit. Oui, nos systèmes sont imparfaits et certains groupes en sont les victimes récurrentes. Mais rejeter la seule institution de gouvernance qui tire sa légitimité dans la protection des droits et des libertés, ainsi que dans la représentation du peuple, *tout* le peuple, reviendrait à laisser nos États tirer fierté de leurs propres failles. La démocratie est une forteresse face à l'autoritarisme. Ses murailles sont certes criblées de trous, mais devrions-nous pour autant l'abattre plutôt que de la renforcer?

Les dictateurs nous ont déjà formulé leurs réponses. L'interférence du Kremlin dans les élections allemandes, françaises, hongroises, roumaines, américaines, moldaves, géorgiennes et tant d'autres révèle l'insécurité de Poutine. L'ancien agent du KGB, qui a appris la chute du mur de Berlin depuis son poste à Dresde, connaît bien la puissance de la volonté populaire.

Les tactiques de Donald Trump pour faire élire ses sympathisants à la tête des nations du monde sont tout aussi indignes. Milei, AfD (Alternative für Deutschland), Farage, Bolsonaro, chaque atteinte à la souveraineté démocratique démontre à quel point Trump a conscience de la capacité des peuples du monde à résister, par leurs votes, au cartel qu'il a bâti autour de sa personne.

L'apathie démocratique est la grande alliée des illibéraux. Alors que les taux de participation en Europe et en Amérique chutent à vue d'œil, le plus grand outil de résistance reste le vote et le forum démocratique. De droite, de gauche, du centre ou même avec un vote blanc – le suffrage collectif et compétitif rappelle aux ennemis de l'État de droit et à nous-mêmes que notre force se source dans le peuple et non pas dans une élite et ses soldats. C'est cela, le combat d'une génération.

De l'Assemblée générale de l'AEUM, dont le déroulement est à découvrir à la page 3, aux élections du Conseil de première année, dont les candidats sont à rencontrer aux pages 4 et 5; des élections provinciales, dont les enjeux sont révélés à la page 6, aux élections de mi-session américaines, jusqu'aux présidentielles en France que nous couvrirons dans les éditions à venir, chaque vote compte.

Surtout le vôtre. ☹

Timotée Allouch-Chantepie
Rédacteur en chef



RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Timotée Allouch-Chantepie

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Juliette Cherifi
Minola Grent
Matteo Fracassi

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Jiayuan Cao
Rose Langlois

Société

societe@delitfrancais.com
Juliette Aviat
Dalia Djazouli
Joséphine Miton

Coin Queer

coinqueer@delitfrancais.com
Sixtine Nicolaÿ

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Héloïse Durning

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Ana Camila Torchia
Catvy Tran

Photographe

visuel@delitfrancais.com
Félix Fournier

Coordonnateur-ric-e-s de la correction

correction@delitfrancais.com
Naomi Degueldre
Salma Rabeil

Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Catherine Brunet Rodriguez
Audrey Russier

Contributeur-ric-e-s

Camilo Durocher Camacho, Scott Tan, Leila Van Glabeke, Austin Witter

Couverture

Ana Camila Torchia

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Letty Matteo

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Mathieu Menard

Comptable

Boris Shedov

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Ingara Maidou

Conseil d'administration de la SPD

Timotée Allouch-Chantepie, Gali Bonin, Héloïse Durning, Adair Nelson, Ingara Maidou, Vincent Maraval, Letty Matteo, Antoine Proulx, Marie Pyun

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit est indépendant de l'Université McGill. Le Délit est situé en territoire Kanien'keháka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire. Les opinions de nos contributeur-ric-e-s ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction. Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïd par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Toute soumission effectuée par un collaborateur en vue de sa publication dans l'un des journaux imprimés ou en ligne, sites Web, blogues, vlogues, lettres à la rédaction ou autres publications de la Société des publications du Daily (« SPD »), y compris les photographies, les œuvres artistiques, le contenu multimédia et tout autre matériel soumis, est la propriété exclusive de la SPD au titre du droit d'auteur, chaque éditeur, journaliste, collaborateur et auteur de lettre transférant automatiquement à la SPD, par le fait même de sa soumission, l'ensemble des droits de propriété intellectuelle afférents à ladite soumission.

408 – 9 : Les étudiants ont parlé

La motion pour arrêter le programme d'échange avec HUJI passe.

Le 28 septembre 2026 s'est tenue l'assemblée générale de l'AEUM. À l'ordre du jour, la motion portant sur un potentiel boycott de l'Université hébraïque de Jérusalem. Sous une pluie d'applaudissements, avec 408 pour, 9 contre et 2 abstentions, la motion est adoptée. Celle-ci arrive quelque temps avant l'expiration du contrat de l'université israélienne en 2028 pour l'organisation d'échanges académiques avec McGill.

Les Assemblées générales sont des congrès organisés par l'AEUM au moins une fois par semestre, ouverts à tous les étudiants en baccalauréat de l'université pour débattre et voter sur des régulations de l'AEUM et la vie étudiante organisée par celle-ci. La pétition, signée par plus de 500 étudiants, demande que McGill ne renouvelle pas son contrat avec l'université.

L'AEUM dispose déjà de politiques et d'engagements concernant la technologie militaire nocive et

contre la participation au génocide à Gaza, qui obligent l'AEUM à préconiser un boycott académique envers des institutions qui rentrent dans cette catégorie.

Les demandes de boycott en lien avec la crise au Moyen-Orient ne sont par ailleurs pas nouvelles : l'année dernière et en 2024, plusieurs étudiants et professeurs avaient manifesté pour, entre autres, cesser tout partenariat avec des entreprises ou institutions en lien direct ou indirect avec le génocide en cours à Gaza.

La motion, si ratifiée, viendrait alors renforcer ces politiques et obligerait l'AEUM à demander officiellement l'arrêt du programme d'échange avec l'Université hébraïque de Jérusalem auprès du sénat de McGill.

Un partenariat problématique

L'Université hébraïque de Jérusalem est en partie construite sur des terrains reconnus par l'ONU comme étant obtenus illégalement par l'État

israélien. De plus, elle entretient un partenariat régulier avec l'armée israélienne, notamment à travers l'accueil d'entraînements des forces de l'IDF ainsi que des formations universitaires destinées à former des futurs membres de l'armée israélienne.

Le programme Havatzalot, par exemple, combine un diplôme universitaire à l'Université hébraïque avec une formation d'officier, de combat et de renseignement militaire pour des membres du corps du renseignement de l'IDF.

La pétition rappelle la décision de l'université McGill, en 1985, de couper ses liens avec des entreprises ou établissements complices pour condamner l'apartheid en place à cette époque. Une première au Canada.

Cependant, aujourd'hui, aucune institution d'éducation supérieure canadienne n'a cessé ses partenariats avec des entreprises ou universités israéliennes. McGill aurait encore

Félix Fournier | Le Délit



une fois l'occasion de marquer l'histoire des établissements canadiens. La motion précise que cette décision risque « que les étudiants issus de certains groupes ethniques ou linguistiques puissent [la, *ndlr*] percevoir comme discriminatoire » mais qu'elle ne sert qu'à « viser l'université Hébraïque de Jérusalem en tant qu'institution – en raison de ses liens avec l'armée israélienne. »

Quel impact?

La motion devra être ratifiée par au moins 10 % des membres de l'AEUM. Si ratifiée, la motion sera effective le jour suivant et l'AEUM

devra mobiliser ses ressources et son personnel pour s'opposer au renouvellement du partenariat.

Cependant, le chemin est encore incertain avant quelconque impact concret, selon Hamza Abu-Alkhair, président de l'AEUM : « la motion devra passer devant plusieurs comités avant d'être présentée au sénat pour être votée (*tdlr*). »

Summaya Kheireddine, l'initiatrice de la motion, s'est dite « réjouie et fière du résultat », interrogée sur ses attentes elle répond qu'elle n'était pas « surprise du résultat, car elle sait que les étudiants sont du bon côté de l'histoire. »

Aujourd'hui, les étudiants se sont alors exprimés une énième fois, faisant connaître à l'université et l'administration leur position sur le sujet, laissant les cartes dans leurs mains. ☹

Matteo Fracassi
Éditeur Actualités

Nooran Rezayi : un an plus tard

Tué par un policier de Longueuil, dont l'identité reste secrète.

Le 21 septembre 2025, la mort de Nooran Rezayi, 15 ans, lors d'une intervention policière a ravivé au Québec les dénonciations de la violence policière et des préjugés qui persistent dans notre société à l'égard des minorités visibles.

Alors que l'adolescent, d'origine afghane, était dans la rue avec un groupe de jeunes, une personne a appelé la police en signalant la présence de jeunes armés et masqués. L'appel, qui a duré environ dix minutes, mentionnait à quatre reprises qu'ils avaient des armes à feu ainsi que du poivre de Cayenne et des bâtons de baseball en métal.

Cinquante-huit secondes après l'arrivée de la première voiture-patrouille, un policier a ouvert le feu. L'agglomération de Longueuil n'a pas commenté les circonstances du tir, l'enquête ayant été confiée au BEI (Bureau des enquêtes indépendantes). Selon des témoins, Nooran aurait mis sa main dans son sac pour montrer qu'il n'était pas armé.

Le fait qu'il ne possédait aucune arme à feu a été confirmé par la suite par le BEI : la seule arme à feu trouvée était celle du policier. En revanche, des bâtons de baseball et des cagoules ont été saisis. Son décès a

été constaté à l'hôpital, trente minutes plus tard.

Un an plus tard, aucune accusation criminelle n'a été déposée contre le policier et son identité n'a pas été révélée, afin de protéger sa sécurité et celle de sa famille.

Des poursuites toujours en cours

La famille de Nooran continue de poursuivre en justice la Ville de Longueuil et les policiers impliqués. Le BEI a déposé son rapport auprès du DPCP (Directeur des poursuites criminelles et pénales) afin de déterminer si le policier sera accusé.

Ce rapport, remis en mars, était toutefois incomplet : les dernières expertises ne sont parvenues aux procureurs qu'à la fin du mois de juillet. À la différence du policier, 11 adolescents âgés de 13 à 17 ans ont été accusés à la suite d'une enquête du de police de la Ville de Montréal portant sur les événements ayant précédé la mort de Nooran. Le DPCP a décidé de suspendre les procédures.

Le BEI a été institué en 2013, à la suite de la mort de Fredy Villanueva, 18 ans, abattu par un policier à Montréal-Nord en 2008. Jusque-là, les enquêtes sur les interventions

policieres étaient confiées à d'autres corps de police, une pratique critiquée pour son manque d'impartialité. Sur les 467 enquêtes menées par le BEI depuis 2016, deux se sont conclues par des procédures judiciaires, soit 0,43 %, mais aucune condamnation n'a été prononcée pour le moment dans un cas de mort causée par un policier.

Une mémoire forte

Le 21 septembre 2026, des centaines de personnes ont marché à St-Hubert pour se réunir devant un poste de la police de Longueuil pour dénoncer le manque d'action autour des circonstances de la mort de Nooran.

Mme Virginie Dufresne-Lemire, l'une des avocates de la famille, a déclaré : « La famille de Nooran peine à obtenir la moindre réponse quant à ce qui s'est passé le 21 septembre 2025. Elle est maintenue dans le néant et ses demandes d'informations sont vigoureusement contestées dans le cadre des procédures judiciaires. »

Les membres de la famille de Nooran ont rappelé le cauchemar qu'ils traversent depuis un an. Sa mère a évoqué une douleur encore intacte et dénoncé la « lâcheté » du policier. La famille attend toujours et ne sait pas



Catvy Tran | Le Délit

quand elle apprendra si le DPCP portera ou non des accusations contre le policier.

Deux dates, au moins, sont connues : les 8 et 9 octobre, la Cour supérieure doit entendre sa demande pour connaître l'identité des

policiers impliqués. La Ville de Longueuil et le procureur général s'y opposent. ☹

Camilo Durocher-Camacho
Contributeur

Qui dit nouvelle année scolaire, dit nouveaux étudiants. À McGill, la population étudiante au premier cycle universitaire était de plus de 28 000 à l'automne dernier. Pour près de 25 % d'entre eux, c'est leur premier semestre à l'université et ils ont, en conséquence, besoin d'un accompagnement et d'une attention particulière que l'Association Étudiante de l'Université McGill (AÉUM) ne peut fournir en continu. C'est là qu'entre en jeu le Conseil de première année (FYC). Du 21 septembre au 2 octobre, tous les nouveaux étudiants de l'Université McGill sont appelés à voter pour leurs pairs qui les représenteront au conseil. Ce dernier est composé de cinq positions : Président, Vice-président Externe, Vice-président Interne, Vice-président Affaires Étudiantes, Vice-président Finance. Ces postes ne peuvent être occupés que par des élèves en première année afin de refléter la population visée.

L'équipe Actualités du *Délit* est allée à la rencontre des candidats et en partage les réponses obtenues avec les candidats. Nous avons obtenu une entrevue avec trois candidats pour le poste de président et avons reçu quelques mots de la part des candidats aux autres postes.

Présidence

Nicolas P. Sosa

Venant droit des États-Unis, Nicolas savait dès sa dernière année d'école secondaire qu'il voulait s'investir dans l'AÉUM et, plus particulièrement, dans le Conseil de première année. À l'époque déjà, il suivait les actualités de McGill. Dès son arrivée à Montréal, il a pris contact avec l'actuel et l'ancien président de l'AÉUM afin de se familiariser avec le système.

D'une part, il décrit le rôle de président comme celui d'un gérant qui s'assure que les rouages du Conseil de première année tournent sans accroc. De l'autre, il y voit la responsabilité d'un représentant direct des intérêts des élèves de première année auprès de l'administration mcgilloise et d'autres groupes avec lesquels le FYC devra travailler.

Nicolas décrit sa campagne comme étant représentative et ouverte. Il met un point d'honneur à assumer sa responsabilité individuelle en s'engageant dans ce poste. « *C'est facile de promettre le monde, mais je veux promettre la réalité (tldr)* ». En tant que président, Nicolas souhaite focaliser ses efforts sur la solitude dont les premières années peuvent souffrir en offrant plus d'opportunités de réunions.

Nicolas invite tous les étudiants à consulter la page de sa campagne sur *Instagram* @nicsosaforfyc et à voter.

Enrique Aranda

Le manque de repères à l'arrivée à l'université est au cœur de la campagne d'Enrique Aranda pour la présidence du FYC de l'AÉUM. Étudiant en développement international, il estime que les nouveaux étudiants, en particulier ceux venus de l'étranger, peinent à trouver l'information et le soutien dont ils ont besoin.

Arrivé au Canada il y a quatre ans, Enrique dit avoir lui-même connu l'isolement qui accompagne un changement de pays. Il propose des séances d'information en petits groupes, où les étudiants pourront poser leurs questions sur la vie universitaire et leur budget, tout en faisant connaissance les uns avec les autres. À ses yeux, les événements de grande ampleur déjà organisés sur le campus ne facilitent pas toujours ces échanges. Il souhaite également créer un programme d'échange de manuels scolaires afin de réduire les dépenses des étudiants. Avant McGill, Enrique a étudié au Collège Dawson, où il a fondé une initiative de sensibilisation aux enjeux sociaux et représenté les étudiants auprès du journal *The Plant*. Il présente cette expérience comme un atout pour écouter leurs préoccupations. S'il salue la diversité des personnes représentées au sein de l'AÉUM, il juge que l'association pourrait mieux accompagner les nouveaux arrivants. Son programme accorde ainsi une place importante à l'intégration et à la santé mentale dès la première année.

Raya Khaled

Écoute, action et connexion sont les maîtres mots de Raya. Lors de ses études préuniversitaires aux Émirats arabes unis, elle a été Secrétaire Générale pour l'équipe Simul'ONU (MUN) et cheffe des élèves de son école. En tant que présidente, elle coordonnerait les équipes du FYC afin de permettre à ce conseil de défendre efficacement les intérêts des premières années. « *Je ne peux pas promettre de tout changer, mais je peux promettre que si les étudiants m'accordent leur confiance, je ferai de mon mieux pour qu'ils soient entendus* ».

Pour ce faire, Raya s'en remet entièrement aux étudiants qui l'entourent. Leurs avis sont parmi les plus importants et elle veut amplifier leur voix. Un des points principaux de sa campagne est la mise en place de formulaires de suggestions anonymes à travers lesquels les étudiants pourraient se faire entendre non seulement par les membres du FYC, mais de toute l'administration de McGill.

Elle indique également qu'il est primordial de donner suite aux commentaires reçus avec transparence et rapidité. Que le processus d'intégration d'une idée soit long ou non, Raya demande à ce que les étudiants soient tenus au courant de l'avancée des choses. La candidate veut rappeler aux étudiants qu'ils n'ont qu'une seule première année et qu'au lieu de la passer à essayer de tout comprendre par eux-mêmes, il faudrait plutôt essayer de la vivre librement. Elle invite tous les nouveaux à sortir de leur zone de confort et à ne pas avoir peur de changer d'idée.

Vice-présidence (Externe)

Jose Santiago Arevalo Morales

« Vivant au Québec depuis treize ans, je connais le système par cœur et je suis prêt à défendre les étudiants sans détours. Ma plateforme repose sur un concept simple : "*Bueno, bonito y barato*" (*Bon, beau, pas cher*). Concrètement, cela signifie :

- *Bueno* : Utiliser le prestige de McGill pour exiger de meilleures conditions, contrer les hausses de frais de scolarité et faire face aux barrières politiques.
- *Bonito* : Sortir de la bulle de McGill en créant de vraies collaborations culturelles et des événements inclusifs.
- *Barato* : Obtenir des rabais et des partenariats réels (comme sur les transports et les coûts de la vie quotidienne) pour protéger le portefeuille des étudiants.

Assez de promesses creuses et de bureaucratie. Suivez mon parcours sur Instagram : @estasantiagobien! »

conseil de première année

Vice-présidence (Interne)

Siyuan Cao

« J'adore rencontrer de nouvelles personnes, écouter leurs idées et surtout trouver des façons de les concrétiser. Je fais partie du Conseil jeunesse de Longueuil, où je représente les jeunes de ma communauté et échange régulièrement avec des représentants de la Ville. En tant qu'ancienne membre de l'équipe nationale canadienne de gymnastique rythmique, j'ai aussi créé un projet pour aider les jeunes athlètes à mieux concilier études, sport et bien-être. En parallèle, je crée du contenu éducatif sur les réseaux sociaux, où j'ai bâti une communauté de plus de 12 000 personnes et rejoint des millions de personnes grâce à mon contenu.

J'aimerais mettre ces expériences au service des étudiants de première année afin de rendre la vie étudiante plus inclusive, accessible et dynamique. En tant que VP aux Affaires internes, j'aimerais proposer davantage d'activités gratuites et abordables sur le campus, des défis interfacultaires, des activités sociales et de bien-être ainsi que des collaborations avec différents groupes étudiants. Je souhaite aussi améliorer la communication avec les étudiants de première année et leur donner davantage d'occasions de partager leurs idées. Surtout, je veux introduire des activités créées par et pour les étudiants! »

Vice-présidence (Affaires étudiantes)

Rohan Thukral

« Bonjour, [...] je viens d'Ottawa. Avant McGill, j'ai eu la chance de mettre en avant des changements chez moi, pour et par des jeunes, en tant que secrétaire général du Conseil des Jeunes de Kanata. À McGill, il y a beaucoup de choses qui doivent changer. L'entretien des résidences est tardif, les étudiants hors campus sont souvent mis de côté et les espaces communs sont souvent peu impressionnants.

Si vous votez pour moi, en tant que Vice-Président des Affaires étudiantes, je vous représenterai avec mes capacités établies, me permettant [de produire] réellement [du] changement. Je militerai pour la création d'un corps étudiant d'entretien afin d'accélérer l'entretien, et j'animerai des événements hebdomadaires pour les étudiants hors campus (tout comme ce que l'on fait pour ceux en résidence), et, finalement, je créerai un fonds pour l'amélioration des espaces communs en résidence.

Je vais toujours placer vos intérêts en premier et rechercher de nouvelles opportunités d'amélioration pour McGill.

Votez Rohan, ma coalition MAP, et amenez le changement dont on a besoin. »

Ema Zhu

« Salut! [...] Je suis étudiante en première année à la Faculté des arts, avec une majeure en anthropologie et une mineure en psychologie. Pourquoi est-ce que je me présente au poste de vice-présidente des affaires étudiantes? Je vise ce poste parce que j'aimerais améliorer la vie étudiante et rendre la transition plus facile pour les étudiants.

J'aimerais diminuer les barrières linguistiques. J'ai remarqué que certains documents importants liés à la vie étudiante ne sont pas en français et que la plupart de mes camarades faisant la campagne électorale ne publient que des contenus en anglais. J'aimerais fournir des outils qui facilitent l'accès à la traduction pour encourager les élèves à publier plus de contenus bilingues.

Je veux aussi améliorer les services de santé mentale pour qu'ils soient plus adaptés à la diversité culturelle de la population étudiante. De plus, il y a tellement de ressources fournies aux élèves que la plupart ont du mal à faire le tri, donc je veux m'occuper de trier les ressources pertinentes. Finalement, je veux offrir un guide aux élèves de première année pour naviguer l'administration complexe de l'université pour que ça devienne plus efficace! »

Vice-présidence (Finance)

Renji Jenkins

« [Je suis, *ndlr*] étudiant en génie logiciel et candidat au poste de VP Finance au sein de la coalition MAP. Les cotisations étudiantes ne devraient jamais être un mystère. Ayant une formation collégiale équivalente à un grade d'associé (AEC) en comptabilité, je garantis une transparence financière totale grâce à des bilans budgétaires professionnels hebdomadaires publiés sur Instagram à @makemcgillgreatagain.

Face aux coupes budgétaires de 45 millions de dollars imposées par McGill, mon objectif est de maximiser la valeur de chaque dollar payé par les étudiants. Mes engagements prioritaires incluent la négociation de rabais de 10 à 25 % auprès des commerces locaux du secteur Milton-Parc et du centre-ville, la revendication d'un accès abordable ou gratuit aux installations sportives du campus, la création d'emplois rémunérés réservés aux premières années, ainsi que la relance très économique des MiniCourses (permettant aux étudiants d'apprendre la cuisine, l'art, etc.) grâce au numérique. C'est par ces engagements que je souhaite rendre sa grandeur à McGill, d'où notre slogan satire parfois mal interprété. Ensemble, faisons en sorte que nos fonds profitent directement aux étudiants dès leur première année. »

Graciella Mekueko

« Je suis étudiante en première année de soins infirmiers et je me présente au poste de VP Finance avec la coalition G.Y.D.E. (*Graciella and Yasmeen: Driving Education, Support and Representation*). Grâce à mon expérience en gestion budgétaire et en organisation d'activités et d'événements, je souhaite m'assurer que notre budget de première année soit utilisé de façon responsable et pour des initiatives que les étudiants souhaitent réellement et apprécient. Ma campagne repose sur trois grandes priorités :

- Accroître la transparence financière grâce à des mises à jour mensuelles sur nos dépenses et les commandites que nous recevons.
- Obtenir davantage de commandites et de partenariats afin d'amener notre budget plus loin.
- Créer des opportunités plus abordables pour les premières années grâce à des offres étudiantes, des activités et des gratuités.

Enfin, je veux écouter les premières années et leur donner une voix dans la façon dont notre argent est utilisé. Je souhaite mettre en place « *You Choose the Deal* », un système de vote permettant aux premières années de proposer des entreprises ou des marques avec lesquelles ils aimeraient obtenir une offre, puis de poursuivre les options les plus demandées. » ☺

Moitié moins cher, mais pour qui?

Les promesses électorales des partis politiques québécois pour les étudiants.

À McGill, deux étudiants inscrits aux mêmes cours ne paient pas nécessairement le même prix. Pour l'année 2026-2027, le tarif de base affiché par l'Université est de 103,92 \$ par crédit pour une personne reconnue comme résidente du Québec. Pour une

daire (QS). Le parti s'engage à réduire de moitié les frais de scolarité universitaires durant un premier mandat. Il promet la même réduction pour les frais d'inscription au cégep et dit viser, à plus long terme, la gratuité scolaire. À cinq jours du scrutin provincial, l'annonce attire

« Il serait donc trompeur de conclure que tous les étudiants de McGill verraient leur facture coupée en deux »

personne canadienne venue d'une autre province, il atteint 432,85 \$ par crédit. Cet écart s'explique par un supplément imposé par le gouvernement de la CAQ aux étudiants canadiens hors Québec depuis l'automne 2024. Bien que la Cour supérieure ait jugé la hausse déraisonnable en 2025, elle demeure appliquée. Une session de 15 crédits représente ainsi environ 1 558,80 \$ de frais de scolarité de base dans le premier cas, contre 6 492,75 \$ dans le second, avant les autres frais.

C'est sur ce campus aux factures inégales que résonne la promesse faite le 22 septembre par Québec Soli-

l'attention sur le coût des études. Elle laisse aussi une question centrale pour McGill : la moitié de quels frais, et pour qui?

Une promesse dont la portée reste à préciser

La calculatrice électorale de QS apporte une première réponse : elle décrit une réduction de 50 % des frais universitaires pour « les étudiantes et les étudiants québécois ». Elle ne précise pas, dans cette explication, ce qu'il adviendrait du montant supplémentaire facturé aux Canadiens hors Québec, ni des tarifs payés par les étudiants internatio-



Félix Fournier | Le Délit

naux. Il serait donc trompeur de conclure que tous les étudiants de McGill verraient leur facture coupée en deux. Il reste également à savoir à quel rythme la baisse serait appliquée au cours du mandat.

La distinction compte particulièrement à McGill. Si seul le tarif québécois de base était réduit, une personne venue d'une autre province pourrait profiter d'une baisse sur cette portion de sa facture tout en continuant de payer le montant supplémentaire.

public. Il souhaite aussi revoir l'aide financière aux études, notamment la façon dont celle-ci tient compte du coût du logement et de la contribution parentale. Ces engagements visent des difficultés bien réelles, mais le parti n'a pas chiffré, dans son annonce d'août, la bonification que pourrait recevoir un étudiant.

Le Parti québécois (PQ) cible lui aussi les stages. Il promet de rémunérer au salaire minimum des stages obligatoires de fin d'études,

mais ne réduirait pas la facture des personnes actuellement inscrites à l'Université McGill.

Et les étudiants internationaux?

Le débat sur les frais mène aussi à une autre question : celle du financement des universités anglophones. Dans un plan sur l'immigration, publié en 2024 et toujours en vigueur, le PQ propose de revoir la façon dont les frais payés par les étudiants internationaux sont perçus et répartis entre les universités. Il avançait également une cible d'environ 50 000 étudiants internationaux au Québec, en liant cette proposition à l'équité entre établissements francophones et anglophones. Ces positions montrent que, pour McGill, les choix électoraux pourraient toucher autant le recrutement et les revenus de l'université que les factures individuelles.

Les partis proposent donc des aides de nature différente : payer moins cher ses cours, recevoir un salaire durant un stage, obtenir davantage d'aide financière ou préparer les études d'un enfant. Pour juger de leur effet à McGill, il manque encore des réponses précises sur les étudiants canadiens hors Québec et internationaux, ainsi que sur le financement des universités anglophones. Une promesse peut être attrayante à l'échelle du Québec sans avoir la même portée pour toutes les personnes assises dans une salle de cours du campus. ☉

« Pour McGill, les choix électoraux pourraient toucher autant le recrutement et les revenus de l'université que les factures individuelles »

Toutefois, QS n'a pas détaillé cette application dans la documentation publiée par le parti : ce calcul demeure une hypothèse, et non une économie qu'on peut promettre aux étudiants. Pour ceux qui viennent de l'étranger, les règles de tarification et les exemptions possibles ajoutent d'autres distinctions à éclaircir.

Une réduction des frais de scolarité ne réglerait pas non plus toutes les dépenses liées aux études. Le logement, l'épicerie et le transport continueraient de peser sur le budget étudiant. C'est sur ces besoins, ainsi que sur le revenu perdu pendant certains stages, que d'autres propositions électorales cherchent à agir.

D'autres réponses au coût des études

D'autres formations proposent d'aider les étudiants sans annoncer une réduction générale des frais de scolarité. Le Parti libéral du Québec (PLQ) promet de rémunérer certains stages actuellement non payés dans le réseau

dans des domaines comme les soins infirmiers, le travail social et l'enseignement, lorsqu'ils sont effectués dans des institutions publiques. Le parti s'engage en outre à ajouter 10 millions \$ par année au soutien en santé mentale dans les cégeps et les universités. QS, de son côté, propose la rémunération des stages obligatoires au cégep et à l'université. Derrière une promesse commune de stages rémunérés se trouvent donc des groupes d'étudiants potentiellement différents.

La Coalition avenir Québec (CAQ) mise plutôt, dans l'un de ses engagements de campagne touchant les études postsecondaires, sur l'épargne à long terme. Elle promet de déposer 1 000 \$ dans le régime enregistré d'épargne-études des enfants nés au Québec à compter de l'automne 2027, sous réserve qu'un compte soit ouvert dans les trois années suivant leur naissance. La mesure pourrait aider de futurs étudiants,



Assemblée générale annuelle

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), éditrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invité.e.s à son **Assemblée générale annuelle** :

Le mercredi 30 septembre à 18h

**Centre universitaire de McGill
3480 Rue McTavish, Salle 107**

Les membres du conseil de la SPD se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de l'administration du McGill Daily et du Délit, et ont l'occasion de se prononcer sur des décisions liées aux activités de la SPD.

Le rapport financier annuel et le rapport de l'experte-comptable sont disponibles au bureau de la SPD et tout membre peut, sur demande, obtenir une copie sans frais.

Questions?

Écrivez un courriel à chair@dailypublications.org

Juliette Cherifi
Éditrice Actualités

Une épidémie de solitude masculine, vraiment?

La manosphère, vecteur de radicalisation.

Une épidémie de solitude se serait abattue sur la population masculine... Le symptôme d'une crise identitaire au cœur d'une société où tout est sens dessus dessous, la faute aux féministes!

Ce phénomène purement médiatique a été popularisé en 2023, à la suite d'un rapport émis par le gouvernement américain alertant sur un recul généralisé des liens sociaux. Justifiée par des données sélectionnées de manière tendancieuse, la « *Male Loneliness Epidemic* » s'apparente davantage à une panique morale qu'à une réalité sociale.

Foyer initial de l'épidémie

Cette vindicte populaire trouve son origine au sein de la manosphère, un nom pour le moins risible, on l'admettra, mais aux conséquences plus que fâcheuses. Point de départ et d'amplification de ces discours, la manosphère est un réseau informel de communautés poreuses et masculines réunies sous la même bannière pour parler de sujets typiquement « masculins ». Ces communautés en ligne se répartissent dans différents forums et réseaux sociaux, et peuvent s'identifier en allant du libertarisme jusqu'à l'*alt-right* – mouvement politique informel d'extrême droite et de nationalisme blanc.

Les idées de ces communautés ont gagné en popularité, propulsant des influenceurs masculinistes sur le devant de la scène, avec Andrew Tate pour n'en citer qu'un. Ne se limitant pas à l'espace virtuel, ces discours sont aussi portés par la classe diri-

nautes, nourris par des idées et discours nauséabonds, suintant la misogynie et le racisme.

Les promoteurs de cette crise sont empreints de nostalgie. Nostalgie des rapports genrés, plus rigides et traditionnels; regret d'un temps où l'on reléguait les femmes et personnes racisées au rang de citoyen-ne-s de seconde zone... C'est qu'avec les différentes vagues de féminisme et l'autonomisation des femmes au sein de nos sociétés in-

sation de cette prétendue crise. L'apologie et la promotion d'actes préjudiciables au sein de cette communauté a ouvert la marche à de nombreux actes terroristes masculinistes : Elliot Rodger en est la figure de proue. Auteur du massacre d'Isla Vista, il a laissé derrière lui un manifeste, *My Twister World*, devenu un texte fondateur au sein des milieux incels et masculinistes : « *Les femmes ne devraient pas avoir le droit de choisir leur partenaire.* »

femmes sont plus susceptibles de chercher du soutien auprès de proches ou de professionnels de la santé mentale – 22 % des femmes contre 16 % des hommes.

Les taux de suicides constituent, dans la manosphère, une preuve de mal-être dont les hommes auraient le seul monopole. Si les hommes demeurent surreprésentés dans les statistiques – environ 76 % des morts par suicide aux États-Unis chaque année –, on compte environ trois tentatives de suicide chez les femmes pour chaque tentative chez les hommes. Des chiffres qui s'expliquent notamment par les méthodes utilisées.

Ily a effectivement une crise de solitude; seulement, elle n'est ni nouvelle ni proprement masculine. L'âge, l'origine sociale et ethnique ou encore la sexualité sont des facteurs plus déterminants.

Le constat d'une population en proie à la solitude devrait, plutôt que de nourrir des contenus problématiques, ouvrir la porte à la remise en question des normes de genre nocives : les hommes devraient s'autoriser aussi une vulnérabilité, un lien émotionnel, et chercher l'aide dont ils ont besoin. Reconnue comme une urgence sanitaire internationale, la solitude a, selon l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), des effets délétères : ce phénomène augmenterait le risque de démence, les accidents

vasculaires cérébraux et les décès prématurés.

Si cette solitude généralisée présente un danger sanitaire sérieux, la panique morale autour de cette « épidémie » est tout aussi inquiétante : les idées relayées au sein de la manosphère ne restent plus cantonnées aux marges d'Internet. Elles sont désormais largement diffusées, atteignant une démographie masculine plus jeune, plus susceptible donc de voter pour des partis d'extrême droite que des femmes dans la même tranche d'âge.

En ayant autant de prise sur les discours médiatiques, les milieux masculinistes sont capables d'influencer la culture populaire pour le pire. Et quand les plus hautes sphères de pouvoir s'en emparent, elles ne peuvent que servir et exacerber un retour de bâton, conduisant fatalement au recul des droits des minorités. ☹

« Il y a effectivement une crise de solitude; seulement, elle n'est ni nouvelle ni proprement masculine »

geante, avec des oligarques comme Jeff Bezos ou Elon Musk qui adhèrent massivement à cette esthétique d'hypermasculinité. Sous l'impulsion de Donald Trump, le parti républicain américain les a très rapidement intégrés pour mobiliser un électorat jeune et masculin, séduit par une rhétorique viriliste.

La manosphère : site de radicalisation

La manosphère est devenue cet espace de confort et de valorisation pour de nombreux jeunes hommes isolés, aux sentiments de décalage ou de malhabileté sociale. Un espace de soutien, ou plutôt d'endocrinisation : il mène fréquemment à la radicalisation de ses inter-

dustrielles, nombreux sont ces hommes qui ont vu leur « dividendes patriarcaux » se déliter. Les dividendes patriarcaux, c'est l'ensemble des avantages économiques et sociaux obtenus collectivement par les hommes. Conceptualisés par la sociologue Raewyn Connell, il s'agit d'avantages structurels qui bénéficient avant tout aux hommes blancs, cisgenres et hétérosexuels. Que ces privilèges soient remis en cause au profit d'une société plus égalitaire, aux yeux des incels, c'est impardonnable.

Ces incels (« *involuntary celibates* »), situés dans la branche *alt-right* de la manosphère, participent largement à la propagandi-

Ce choix devrait être fait à leur place par des hommes civilisés et intelligents (tldr). »

Une crise non-genrée, une gestion genrée

Mais alors, que disent les chiffres de cette crise de solitude? La solitude des hommes a augmenté au cours de ces dernières années, c'est une certitude. Sont-ils pour autant plus seuls que les femmes? *Pew Research* le dément : 16 % des Américain-e-s déclarent se sentir seul-e-s tout le temps ou la plupart du temps. C'est le cas de 16 % des hommes et 15 % des femmes. C'est lorsqu'on se penche sur la gestion de cette solitude que les proportions diffèrent d'un genre à l'autre : les

Félix Fournier | Le Délit

Votre argent dort peut-être chez Revenu

Un registre public et gratuit recense plus de 400 millions de dollars non réclamés.

Quelque part dans les serveurs de Revenu Québec dorment plus de 400 millions de dollars. Cette somme n'arien d'anonyme : elle réunit une ancienne paie, un compte bancaire oublié, un héritage jamais réclamé... Toujours en attente de ses bénéficiaires, elle vaut le budget annuel de Trois-Rivières (401,6 millions de dollars en 2026). Le registre existe, il est public, on peut le consulter sans compte ni mot de passe.

« En centralisant ces sommes dans un registre unique, Revenu Québec joue le rôle qu'on attend d'un bon gardien »

Dans son budget 2021-2022, Québec prévoyait rapatrier dans ses coffres un milliard de dollars en produits financiers non réclamés, alors encore détenus par les banques et les assureurs. Sur ce milliard, le gouvernement estimait que 450 millions seraient réclamés par leurs détenteurs au cours des cinq années suivantes. En droit, cet argent n'est pas perdu, puisqu'il reste rattaché à son propriétaire, identifié par un nom et parfois une adresse. Pourquoi une telle somme demeure-t-elle non réclamée? Et pourquoi certaines personnes ont-elles nettement moins de chances de récupérer leur argent que d'autres?

Un mécanisme vieux de vingt-sept ans

La Loi sur les biens non réclamés existe depuis 1999 (modernisée en 2011, RLRQ c. B-5.1). Une banque, un employeur, un assureur ou une succession qui détient un bien inactif depuis trois ans doit le remettre à Revenu Québec plutôt que de le garder indéfiniment. Concrètement, cela touche un compte bancaire oublié après un déménagement, un chèque de paie jamais encaissé, le contenu d'un coffre-fort dont le loyer n'est plus payé, ou une police d'assurance-vie dont personne n'a réclamé le capital.

Une fois transférés à Revenu Québec, ces actifs sont inscrits au registre public des biens non réclamés. L'organisme tente alors d'en retrouver les propriétaires, sans toutefois y être tenu : la responsabilité de réclamer les sommes revient d'abord aux titulaires. Les biens de moins de 500 \$ peuvent encore être réclamés pendant une période de dix ans. Ensuite, ils sont liquidés et versés au Fonds des générations, mis en place en 2006 pour réduire la dette publique du Québec. Les biens de 500 \$ et plus, quant à eux, demeurent réclamables sans limite de temps – encore faut-il que leurs propriétaires sachent qu'ils existent. Récupérer son bien

a un prix : pour un produit financier, Revenu Québec retient 10 % de sa valeur, jusqu'à concurrence de 1 211 \$, avec un minimum de 60 \$ en 2026-2027.

D'autres administrations appliquent un mécanisme semblable. Une étude sur la gestion des biens non réclamés par les gouvernements d'État américains parle même d'un « *trésor caché* » pour les finances publiques. Une lo-

gique comparable est à l'œuvre au Québec. L'État agit à la fois comme gardien et bénéficiaire de ces avoirs : il prélève des frais lorsqu'un bien est réclamé et conserve les sommes de moins de 500 \$ qui demeurent sans propriétaire après dix ans.

L'État, ce bon gardien

Or, la lecture officielle est celle d'un État prudent. Sans cette loi, l'argent disparaîtrait : les banques n'ont aucune obligation de retrouver des

est réclamable, le droit de le récupérer ne s'éteint jamais. Vu sous cet angle, le système n'est pas conçu pour dépouiller qui que ce soit. Il vise à empêcher que l'argent s'évapore dans les failles du secteur privé. Un assureur qui ne retrouve pas le bénéficiaire, un employeur qui ferme ses portes, un dossier jamais numérisé : sans cette loi, cet argent aurait fini par disparaître pour de bon, sans laisser de trace.

Une égalité de façade?

Le Canada dans son ensemble, Banque du Canada et provinces confondues, détient collectivement plus d'un milliard de dollars en biens non réclamés. Une étude publiée en 2025 dans le *Journal of Public Economics*, menée par les économistes Alejandro Zentner et Justin Holz auprès d'environ 100 000 titulaires de biens non réclamés au Texas, montre que le taux de réclamation spontanée plafonne à environ 1 %. Cette moyenne cache un écart racial marqué : les propriétaires hispaniques ont 64 % moins de chances de réclamer leur bien que les propriétaires blancs. Même lorsqu'ils reçoivent une lettre expliquant comment récupérer l'argent, l'écart persiste : 49 % des visiteurs blancs du site réclament finalement

l'institution. Rien n'indique que l'écart soit identique au Québec : c'est le mécanisme, et non la mesure, qui se transpose. Les professeurs de politique publique Pamela Herd et Donald Moynihan, de l'Université du Michigan, ont nommé cela le « *fardeau administratif* ». C'est un coût invisible, fait de temps, de tracasseries et parfois d'humiliation, que certains portent seuls.

L'héritage qui coûte cher

Plus de 600 000 \$ appartenant à des membres de la Nation crie dorment dans le registre de Revenu Québec, selon une enquête de Radio-Canada. Plusieurs familles crie ne rédigent pas de testament selon les pratiques que présuppose le droit civil québécois, ce qui complique la reconnaissance des héritiers. Le registre lui-même soulève certaines limites. Les avis sont publiés presque exclusivement en français, dans la Gazette officielle du Québec, alors que le français n'est pas la langue de nombreux Cris. Jonathan Kitchen et ses cinq frères et sœurs tentent de réclamer 63 000 \$ laissés par leur père, mort en 2005 sans testament. Leur démarche demeure toutefois bloquée à l'étape de départ : ils doivent d'abord réunir les certificats de nais-

ne consulte. Madeleine Kawapit, pour sa part, n'a découvert l'existence des 15 000 \$ qui lui revenaient qu'après avoir été contactée par des journalistes de CBC. Revenu Québec ne lui en a jamais fait part. Dans chacun des deux cas, les frais déjà déduits de la succession s'élèvent à 1 254,38 \$, prélevés à même l'argent que les familles tentent de récupérer.

Les Cris ne sont qu'un exemple parmi d'autres. Pensons aux personnes âgées peu à l'aise avec les outils numériques : elles doivent d'abord parvenir à naviguer sur un site gouvernemental avant même de découvrir qu'un bien leur appartient. Un nouvel arrivant dont la langue maternelle n'est ni le français ni l'anglais se heurte au même obstacle, puisque le registre et ses avis sont presque exclusivement publiés en français. Puis vient l'étape de la réclamation elle-même, qui exige de rassembler des preuves et documents. Naviguer sur un site gouvernemental, franchir la barrière de la langue, rassembler des documents : ce sont exactement les obstacles qui ont ralenti la réclamation des Kitchen et des Kawapit.

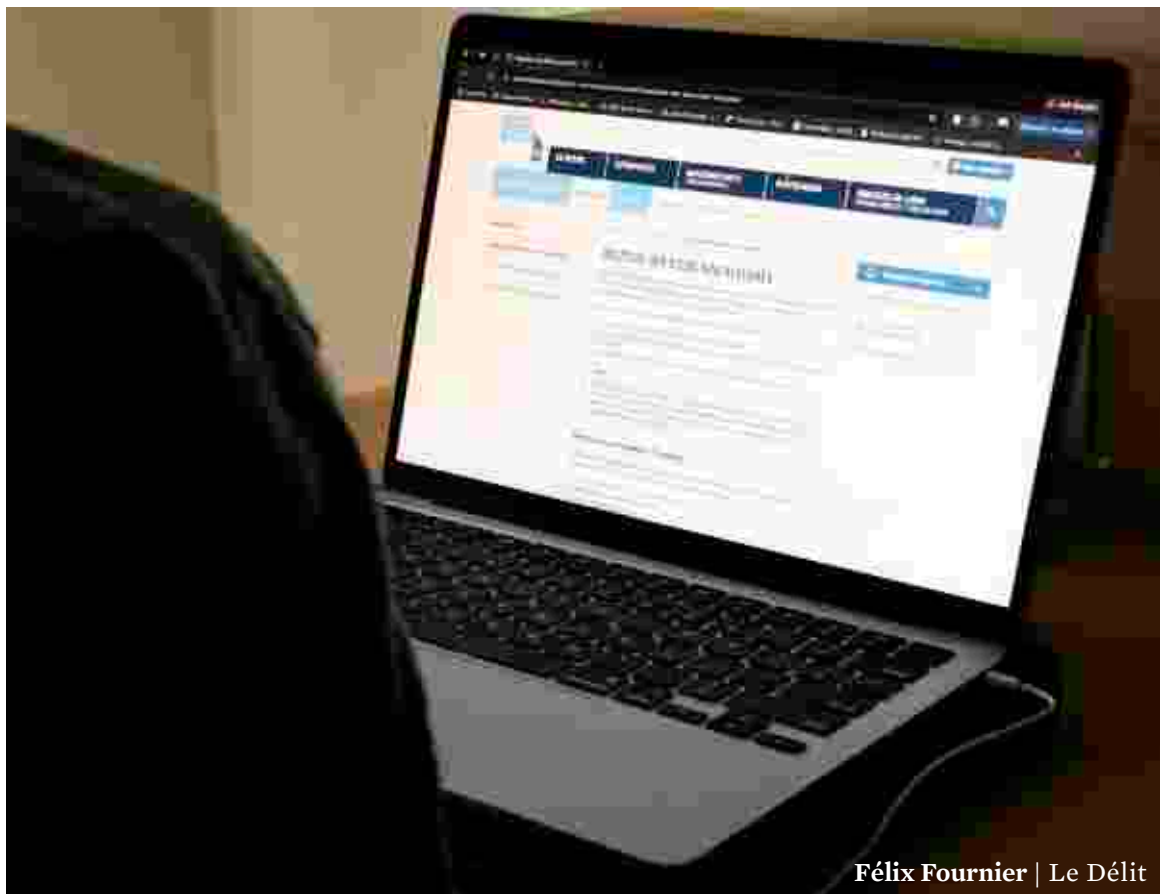
Dans l'introduction d'un numéro spécial paru en 2023, Herd et Moynihan soutiennent que ceux qui subissent ces frictions, délibérées ou non, finissent par perdre confiance dans l'État. Qu'on y voie la prudence d'un bon gardien ou un fardeau administratif, le résultat est le même pour ceux qui n'ont pas les moyens de réclamer : leur argent reste hors de portée. ☹

Joséphine Miton
Éditrice Société

« Une étude sur la gestion des biens non réclamés par les gouvernements d'État américains parle même d'un "trésor caché" pour les finances publiques »

leur argent, contre seulement 26 % des visiteurs hispaniques. La difficulté ne se limite donc pas à « ne pas savoir » : elle touche aussi les documents à fournir et la confiance envers

sance des six enfants, aujourd'hui dispersés à travers le Québec. Selon lui, le gouvernement devrait contacter les familles directement plutôt que de publier une liste que personne



Félix Fournier | Le Délit

Parler ou se taire, lorsque le langage divise

L'exclusion ressentie lorsqu'on ne maîtrise pas la langue dominante.

Nommée *argot des cités*, *langage des jeunes* ou *parler banlieue*, cette façon de parler souvent considérée peu riche en termes de vocabulaire n'est pas qu'un dialecte volontairement choisi. Elle est le résultat d'une exclusion sociale.

Si ce langage constitue un marqueur d'appartenance pour certains, il peut aussi être source de division : lorsqu'une personne ne possède pas les codes linguistiques attendus pour parler et commercer dans d'autres milieux – scolaires ou professionnels –, la langue devient un facteur d'exclusion.

Exclu par un manque de vocabulaire

Être confronté à des problèmes d'expression marginalise. Lorsqu'on passe du temps avec des personnes qui ont la même façon de parler, on ne s'en rend pas compte. Mais, une fois qu'on se heurte au monde extérieur, manquer de vocabulaire peut exclure. Comment comprendre ou se faire comprendre quand on possède des mots et expressions différents, voire inconnus, d'une classe à l'autre? Comme l'explique le linguiste Alain Bentolila, chercher du travail ou ouvrir un compte en banque quand on ne possède que « 350 à 400 mots » de vocabulaire, alors que le reste de la population en utiliserait 2500, devient compliqué. Bien que ces chiffres restent contestés, cette langue que les classes supérieures méprisantes qualifient de « pauvre » isole les personnes qui la parlent – principalement des jeunes.

En vivant avec un entourage qui utilise principalement le même vocabulaire, il devient compliqué de l'enrichir et de le développer. D'autant plus que lorsque des initiatives telles que des applications créées par le gouvernement français ou des cours gratuits proposés par le gouvernement québécois pour apprendre la langue et approfondir son vocabulaire sont mises en place pour intégrer les jeunes en difficulté, elles sont souvent peu connues, renforçant ce cercle vicieux d'exclusion. Alain Bentolila dénonce régulièrement les inégalités sociales, ainsi que les difficultés qu'ont les institutions comme les écoles à effacer ces lacunes.

Inquiétude sémantique

En réalité, le problème ne résiderait pas tant dans le nombre de mots connus, mais dans la possibilité de les mobiliser selon les situations. Une autre forme d'exclusion apparaît donc : celle de ne pas se sentir légitime à prendre la parole. Certains jeunes, souvent issus de l'immigration et dont la première langue n'est parfois pas celle du pays habité, pourraient endurer un sentiment de non-appartenance.

Annette Boudreau, sociolinguiste à l'université de Moncton au Nouveau-Brunswick, utilise le terme d'« insécurité linguistique ». Lorsque les individus des classes sociales défavorisées sentent que leurs pratiques linguistiques ne sont pas adéquates, une appréhension à aborder la société, à socialiser, ou même juste à demander de l'aide peut se développer. Pierre Bourdieu, sociologue français, a montré que les détenteurs de la langue « légitime » peuvent développer un pouvoir symbolique lorsqu'ils sont en contact avec des locuteurs en position d'insécurité linguistique. Ces derniers ont potentiellement du mal à s'exprimer selon un modèle imaginé ou attendu et peuvent donc ressentir un sentiment d'illégitimité. Les sensations d'exclusion et de non-appartenance se voient donc renforcées.

Langage à la mode?

Cependant, ce qui peut être vécu comme un handicap dans certains espaces devient, d'une certaine façon, à la mode. En effet, ces usages trouvent leur succès en dehors des commuanutés dans lesquelles ils sont nés, et s'établissent dans les quartiers des centres-villes. Des accentuations ou des expressions particulières deviennent une façon de parler enviable pour la jeune population de la ville et même pour les classes moyennes. Puisqu'une langue

ment opposer un « bon » à un « mauvais » français. Plusieurs façons de parler peuvent coexister et même s'enrichir mutuellement.

L'enjeu apparaît plutôt lorsque le seul idiome maîtrisé est le minoritaire, empêchant de passer d'un monde à un autre. Il ne s'agit donc pas de critiquer

« Pierre Bourdieu, sociologue français, a montré que les détenteurs de la langue “légitime” peuvent développer un pouvoir symbolique lorsqu'ils sont en contact avec des locuteurs en position d'insécurité linguistique »

la façon de parler, les expressions ou les accents de cette langue. Le but n'est pas d'assimiler la façon de parler de ces jeunes, qui ont potentiellement grandi en parlant une autre langue natale et qui possèdent leur propre style phonétique, à un français purement académique. Il faut seulement mettre en garde sur le danger de l'exclusion. Connaître deux langues, deux dialectes, est possible.

Multiculturalisme ou assimilation

Justement, cette distinction se retrouve dans des sociétés confrontées à la coexistence de plusieurs langues. En effet, au Québec, bien

choix du bilinguisme, considéré comme un choix équitable, tend en fait plus vers l'assimilation du groupe moins nombreux. La solution imparable pour beaucoup d'habitants de la province : promouvoir son indépendance afin d'assurer l'avenir culturel et linguistique du peuple québécois.

Cette peur de l'assimilation – ressentie chez les Québécois et les immigrants vis-à-vis de la langue dominante du pays dans lequel ils résident – est donc légitime. Lorsque ces populations doivent laisser leur culture et langue d'origine dans la sphère privée et utiliser le langage majoritaire dans leurs échanges au sein de la société, la limite entre multiculturalisme et assimilation n'est-elle pas à son apogée?

La difficulté à comprendre les programmes politiques

Ainsi, derrière cette question linguistique se joue aussi une ques-

Par exemple, les programmes politiques, souvent rédigés dans un vocabulaire plus soutenu, deviennent incompréhensibles. Les plateformes électorales des partis semblent ainsi réservées à une certaine élite : ceux qui les consultent et, parmi eux, ceux qui les comprennent.

Toutefois, ces plateformes étant peu sollicitées, le nouveau médium pour les partis et les candidats pour attirer l'attention et récolter les votes passe par les réseaux sociaux. Pour un jeune qui possède un vocabulaire peu développé, il est bien plus simple de voir et de comprendre une vidéo sur TikTok dans laquelle un leader captivant déclame des bêtises et galvanise les foules, que de lire un long programme désorientant.

Publier beaucoup de contenu – *posts*, *vidéos*, *stories* – est devenu pour certains candidats un moyen d'atteindre un auditoire qui maîtrise moins bien la langue soutenue. Cette simplification du discours devient alors un outil politique.

C'est le cas de Donald Trump, sur son réseau social *Truth Social* ou sur *X* (anciennement *Twitter*) : en utilisant un vocabulaire élémentaire, grossier et émotionnel, il arrive à atteindre plus de gens, surtout ceux qui n'en savent pas beaucoup sur ses intentions.

Via ce langage, mésinformation, désinformation, et malinformation pullulent sur les réseaux, et, sans s'en rendre compte, le public touché va devenir crédule. Plus accessibles, plus frappantes et plus assimilables, les déclarations communiquées via ces médiums atteignent l'auditoire souhaité du candidat.

Ainsi, se présentant d'abord comme vecteur d'inclusion sociale, le manque de vocabulaire et la difficulté à s'exprimer dans la langue dominante sont en fait utilisés par les élites pour manipuler les minorités. Est-ce pour cette raison que davantage de programmes ne sont pas mis en place pour améliorer le dialecte et inclure ces jeunes dans la société? ☹



Félix Fournier | Le Délit

est en perpétuelle évolution, l'émergence de nouveaux termes issus d'un langage différent – et réutilisés par des jeunes de différentes classes sociales – pourrait alors être considérée comme un ajout à la langue et non pas un appauvrissement.

Construire, pas assimiler

Cette circulation du langage montre donc qu'il ne faut pas simple-

que presque la moitié de la population soit bilingue, la loi 101, souvent appelée la Charte de la langue française, fait du français la seule langue officielle de la province.

Malgré ce statut officiel, dans un pays et un monde où la langue dominante est l'anglais, la question de la protection de leur langue minoritaire est devenue primordiale pour beaucoup de Québécois. En effet, le

tion sociétale. Si la participation aux échanges sociaux ou professionnels doit se faire dans la langue dominante, la question de l'accès à ces informations et milieux devient difficile à comprendre.

Le problème n'est plus que quotidien ou interactionnel, mais se répercute dans l'accès à l'information politique et à la compréhension des informations qui nous entourent.

Juliette Aviat
Éditrice Opinion

Quand utilisation devient appropriation

L'usage commun de l'argot queer afro-américain.

Slay, clock it, spill the tea, yass queen, sont des termes que vous avez déjà entendus lors d'une conversation avec vos ami·e·s, sur internet, ou que vous avez peut-être même utilisés. Si ces expressions semblent aujourd'hui assez répandues – elles font partie du langage courant –, ces mots ont, en réalité, une histoire complexe et peu évoquée. Issu de la communauté queer afro-américaine et latinx, l'argot queer est désormais utilisé par le grand public, ce qui reflète une démocratisation plus globale de ces termes, même en dehors de la communauté LGBTQ+. Toutefois, cela crée également des tensions quant à une possible appropriation culturelle, surtout quand les personnes qui utilisent ces mots ne connaissent pas le contexte dans lequel ils ont émergé.

Des ballrooms à TikTok

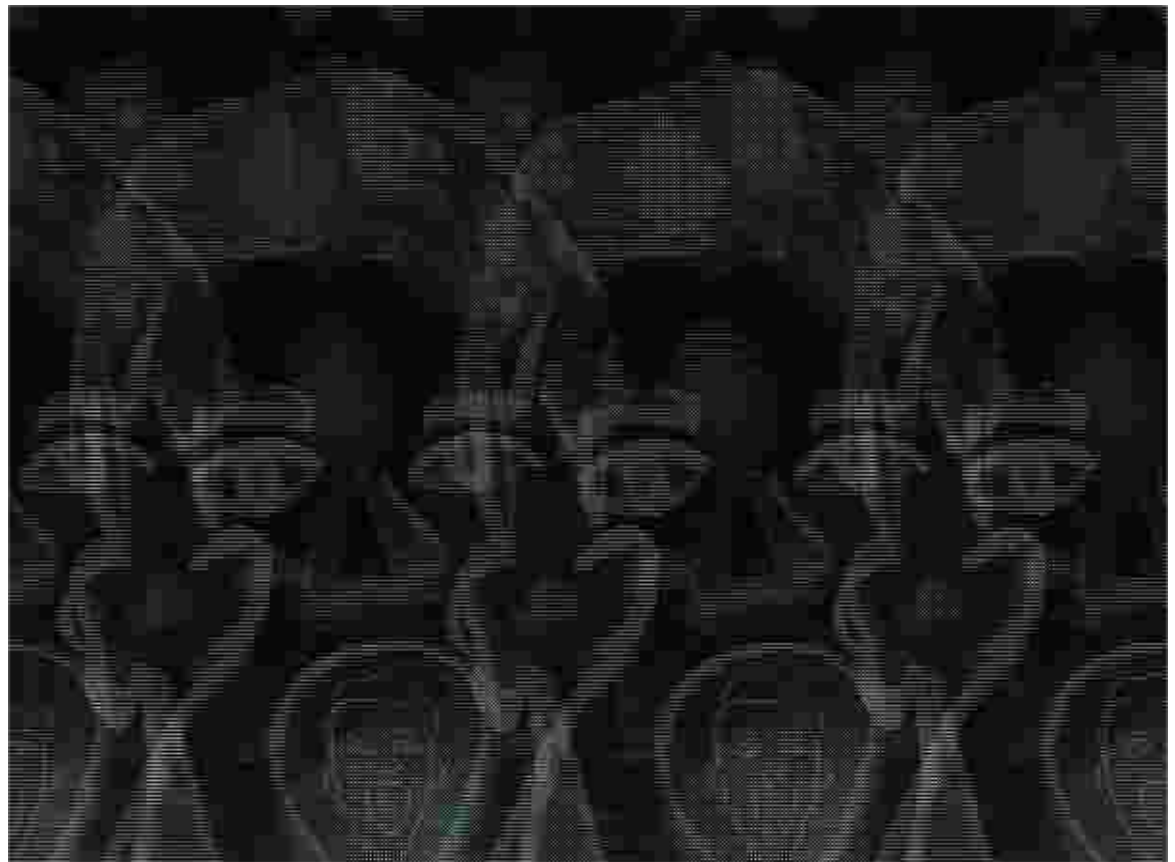
La plupart des termes qu'on pourrait qualifier d'argot queer, et qui sont utilisés aujourd'hui, proviennent de la culture *ballroom* des années 1970. Ces espaces ont émergé en réaction au racisme présent dans les concours de drag traditionnels, qui étaient donc surtout fréquentés par des personnes afro-américaines et latinx trans. Des compétitions s'y déroulaient, avec différents types d'épreuves qui opposaient des *houses* – des familles de substitution pour les personnes queer rejetées. C'est au sein de cet environnement que de nombreux termes, et les significations qu'on leur attribue aujourd'hui, ont vu le jour. Le terme *slay*, par exemple, signifiait originellement qu'on avait tué quelque chose, mais dans les *ballrooms*, sa signification a évolué

caines de manière plus générale.

Si la communauté queer qui utilisait ces expressions était à l'origine très minoritaire, il existe plusieurs facteurs qui peuvent expliquer son utilisation commune aujourd'hui. Dans un premier temps, la sortie du film documentaire *Paris is Burning* de Jennie Livingstone en 1991, qui se concentre sur la scène des *ballrooms* new-yorkais, a contribué à populariser cette culture très peu connue du grand public. Mais c'est surtout dans les années 2010 que l'utilisation de ces termes connaît son plus gros développement, notamment grâce à l'émergence des émissions télévisées qui mettent ouvertement en avant la culture LGBTQ+, telles que *RuPaul's Drag Race*, lancée en 2009, ou encore *Queer Eye*, sortie en 2018. La popularisation du hip-hop a aussi participé à l'essor de certains termes issus de l'AAVE et également utilisés dans la culture des *ballrooms*. Enfin, la popularisation de ces mots à un niveau global n'a été possible que grâce aux réseaux sociaux, qui ont fait circuler ces expressions. Cela explique également pourquoi ce vocabulaire est surtout adopté par la génération Z.

Le polari : une langue secrète

Au 20^e siècle, en Angleterre, les hommes homosexuels parlaient un langage « secret » : le polari. Initialement, cet argot était utilisé par diverses communautés marginalisées. Il finit par être parlé dans les *music halls* et progressivement adopté par la communauté homosexuelle. Composé d'une centaine de mots de vocabulaire et d'expressions, il avait un rôle identificateur et sécuritaire, l'homosexualité étant criminalisée à l'époque en Angleterre. Il permettait aux gens qui le parlaient de se recon-



Catvy Tran | Le Délit

« polari n'était pas seulement une langue secrète, c'était une autre façon de voir le monde ».

L'histoire du polari met en avant l'importance pour une communauté marginalisée d'avoir son propre vocabulaire. Aujourd'hui, cette langue n'est

connaissance du contexte dans lequel ils ont émergé. L'appropriation du vocabulaire d'une communauté historiquement discriminée a pour risque d'effacer l'histoire et les expériences qui ont conduit à l'émergence de ces expressions. Ces mots sont parfois repris parce

le terme de ces différents sens et contribue d'une certaine manière à invisibiliser les expériences auxquelles cette expression était liée.

On pourrait alors se dire que la popularisation de cet argot marque au moins une forme d'acceptation de la

« L'utilisation de ces termes est souvent marquée par un manque de connaissance quant à leur histoire »

« Le langage spécifique à une communauté [...] contribue également à verbaliser certaines expériences spécifiques et créer ainsi un sentiment d'appartenance »

pour dire que quelqu'un avait vraiment réussi sa performance.

naître entre eux sans être forcément compris par d'autres.

D'autres mots, tels que le terme *peridot*, peuvent être plus largement associés à l'anglais vernaculaire afro-américain. C'est ce qu'on appelle l'AAVE (*African-American Vernacular English*), un vernaculaire qui s'est développée aux États-Unis aux 17^e et 18^e siècles et qui a été influencée par le contact de l'anglais britannique et des langues africaines. Ainsi, cet argot n'est pas uniquement issu des communautés queer, mais également de la culture et des pratiques linguistiques afro-améri-

Mais au-delà de l'aspect purement pratique, le fait d'avoir un langage commun avait également un rôle unificateur au sein d'une communauté extrêmement discriminée. L'utiliser dans l'espace public était également une façon d'exister et de prendre de la place dans des lieux où l'homosexualité était fortement réprimée. De plus, certains mots utilisés servaient à nommer des expériences spécifiques à la sous-culture gaie qui n'avaient pas d'équivalents exacts en anglais. Dans un article pour la BBC, le sociologue Paul Baker explique que le

l'homosexualité en Angleterre. Cependant, son histoire nous rappelle qu'un langage spécifique à une communauté n'a pas uniquement pour but de communiquer, mais contribue également à verbaliser certaines expériences spécifiques et créer ainsi un sentiment d'appartenance.

Utilisation et appropriation

Dans le cas de l'argot queer contemporain, son utilisation en dehors de la communauté noire LGBTQ+ n'est pas toujours bien accueillie, surtout quand ces termes sont repris sans aucune

qu'ils sont considérés comme « cool » ou populaires, sans que leurs origines ou significations ne soient réellement bien comprises. C'est ce que souligne Jamaal Muwwakkil, un sociologue, anthropologue et linguiste qui explique, en parlant des expressions AAVE : « Je ne comprends pas comment on peut entendre un mot et se dire : "Ce mot sonne bien ou il est intéressant; je ne vais pas me renseigner", et commencer à le dire tout simplement. »

De plus, le manque de connaissances autour de ces mots signifie qu'ils sont parfois utilisés dans un sens différent de celui originellement attribué. L'expression *clock it* est, par exemple, souvent utilisée comme une façon d'acquiescer ou d'approuver les propos d'une personne. Cependant, elle était initialement utilisée dans les *ballrooms* afin de faire comprendre à une personne queer ou trans qu'on avait compris qui elle était « réellement ». Son utilisation actuelle semble avoir complètement séparé

communauté noire LGBTQ+ et de sa culture. Toutefois, comme évoqué précédemment, l'utilisation de ces termes est souvent marquée par un manque de connaissance quant à leur histoire. L'appropriation de cet argot ne se limite d'ailleurs pas seulement aux personnes non queer. Au sein même de la communauté LGBTQ+, l'utilisation par des personnes blanches de l'argot queer afro-américain est critiquée, car elle contribue à invisibiliser les origines et la culture d'où ont émergé ces mots. ☹

Sixtine Nicolay
Éditrice Coin Queer

Rouge d'une part, blanche de l'autre

Le succès d'une première production théâtrale en mandarin de *McGill As If Student Drama Society*.

Les lumières s'allument sur la scène et éclairent quatre silhouettes en *qipao* (robe traditionnelle chinoise pour femme, moulante et d'une seule pièce). La musique de fond nous transporte dans le Shanghai des années 1940. Le personnage de Yanli A, interprété par Skadi Yan, dépose son ouvrage de broderie pour chercher sa nouvelle robe, alors que de l'autre côté, Sylvia Sun (Jiaorui A) change le disque du phonographe en arrière-scène.

Huit mois après sa fondation, la *McGill As If Student Drama Society* présente sa première pièce : *Rose rouge et rose blanche*. Deux soirées vendues à guichets fermés, la production marque aussi une première à McGill : jamais une pièce entièrement en mandarin n'y avait été présentée auparavant. Le public n'a pas besoin de comprendre le mandarin pour y assister : des sous-titres en anglais sont également projetés sur scène.

Avis de non-responsabilité : ce texte contient des divulgateurs.

La reprise d'un classique

La pièce *Rose rouge et rose blanche* est une adaptation réalisée en 2008 par la metteuse en scène Tian Qinxin, qui reprend le roman éponyme de la célèbre Eileen Chang. Au cœur de l'intrigue se trouvent Tong Zhenbao, sa maîtresse Wang Jiaorui et son épouse Meng Yanli. D'un côté, la passionnée « rose rouge » ; de l'autre, la sage « rose blanche ». Pris entre les deux, Zhenbao peine à trouver sa place.

À première vue, le récit semble reposer sur un triangle amoureux plutôt conventionnel et sur des conceptions du mariage et du désir qui appartiennent à une autre époque. Pourtant, selon Amy Xia, codirectrice de *Rose rouge et rose blanche* et interprète de Yanli B, c'est précisément cet aspect qui incite la réflexion : « *Les hésitations et le conflit*

Scott Tan

intérieur de Tong Zhenbao – tiraillé entre amour et désir, idéaux et réalité – trouvent toujours un écho en nous aujourd'hui. (tdlr) »

Deux Zhenbao et quatre roses

Dans la version de Tian, reprise par la troupe, la metteuse en scène dédouble la distribution pour créer « *deux Zhenbao et quatre roses* ». Sur scène, les trois protagonistes sont chacun joués par deux interprètes (différenciés par A et B), afin de livrer au public à la fois l'extériorité (A) et l'intériorité (B) des personnages. Le procédé est ambitieux, tant pour la mise en scène que pour les comédiens. Chaque duo doit ainsi incarner un même personnage tout en distinguant clairement ses deux facettes. Le pari s'avère réussi.

À ce sujet, Amy Xia, la codirectrice de la pièce, confie que plutôt que de voir cette configuration comme un défi, elle y voit un dispositif qui laisse aux comédiens une grande liberté dans l'appropriation de leurs personnages. « *Par exemple, pour Yanli B, elle est beaucoup plus consciente de ses désirs et les assume pleinement* », explique-t-elle. « *Ainsi, alors que Yanli A baisse souvent la tête et évite de croiser le regard du jeune tailleur (son amant), Yanli B soutient son regard pendant qu'il prend ses mesures* ».

Les talents sur scène

Bien que la troupe soit formée de membres aux parcours variés, le niveau de professionnalisme dont elle fait preuve est remarquable. Je dois toutefois un coup de cœur à Sylvia, dans le rôle de Jiaorui A. Son ton candide, la manière dont elle tend la main, le rouge de sa robe... pas étonnant que Zhenbao ait succombé à son charme. Assise à l'avant-dernière rangée de la salle, je ne suis pas certaine que j'aurais mieux résisté que lui. Moi aussi, j'ai été complètement séduite par son interprétation.



Scott Tan

Owen Luo (Zhenbao A) mérite également une mention. Contrairement à Zhenbao B, qui cède davantage à ses élans passionnels, Zhenbao A incarne la raison et l'ordre social. À la lecture de l'œuvre, je me suis toujours représenté ce personnage comme un homme hypocrite et profondément égoïste. L'interprétation d'Owen Luo m'a toutefois amenée à revoir ce jugement. Son maintien impeccable, son dos constamment droit et ses brèves hésitations laissent plutôt entrevoir un homme qui tente sincèrement de faire le « bon choix ». Sans lui conférer le rôle d'un héros tragique, Owen Luo parvient à faire de Zhenbao un personnage plus humain qu'il n'y paraît à la lecture.

Dans les coulisses

Pour finir, *Le Délit* aimerait vous partager quelques mots de la part d'Amy Xia, également cofondatrice et directrice des affaires externes et des finances de *McGill As If Student Drama Society*.

Cette interview est une retranscription entièrement traduite du chinois.

Le Délit (LD) : On dit souvent que les grandes œuvres ne s'érodent pas dans le temps. En mettant en scène l'histoire de *Rose rouge et rose blanche* 82 ans après la parution du roman d'Eileen Chang, y voyez-vous des éléments encore révélateurs aujourd'hui ?

Amy Xia (AX) : Je pense que le conflit dramatique central de cette pièce est le suivant : existe-t-il une « bonne » réponse unique à la vie ? Pour Zhenbao A, dans la pièce, la réponse est l'obéissance et le respect des règles, symbolisés par la rose blanche ; pour Zhenbao B, c'est la passion et la fougue de la rose rouge. Quelle est la bonne réponse ?

Cette question reste sans réponse autant dans le roman d'Eileen Chang que dans son adaptation théâtrale, et je pense qu'elle l'est aussi pour nous aujourd'hui.

Quel genre de personne est digne d'amour ? Quel genre de personne est digne de se marier ? Quelle vie est considérée comme respectable ? Face à ces questions, peut-être sommes-nous, comme Zhenbao, prisonniers de nos propres peurs, désirs et obsessions, prisonniers des attentes de la société et des « larmes de nos mères ». Que faire ? L'incertitude demeure... J'espère que les spectateurs de cette pièce continueront à chercher leurs propres réponses, poursuivant ainsi l'histoire de Zhenbao et des roses rouges et blanches.

(LD) : Si vous ne pouviez choisir qu'un seul passage, lequel aimeriez-vous voir marquer durablement les esprits du public ? Pourquoi donc ?

(AX) : Je pense que le moment le plus marquant a été le monologue final de Zhenbao A. Pendant les 90 minutes précédentes, la pièce avait dépeint le conflit intérieur de Zhenbao, tiraillé entre deux relations et deux amours, insistant surtout sur son comportement méprisable et irresponsable envers les deux femmes. Or, ce monologue final révèle le reste de la vie de Zhenbao et sa vraie nature.

Si les épisodes précédents étaient comme un petit trou dans une fenêtre, nous offrant un aperçu de sa vie, alors le monologue final ouvre cette fenêtre en grand. On y découvre son ambition de réussite scolaire et professionnelle, ses amitiés profondes et sa détermination à subvenir aux besoins de sa famille, malgré son infidélité sor-

dide, les violences conjugales et le recours à la prostitution dans son mariage (il ne s'agit ici, en aucun cas, de minimiser ses erreurs).

On voit Tong Zhenbao comme un être complexe, entier et humain. Bien sûr, ce monologue pourrait n'être qu'un procédé narratif subjectif employé par Zhenbao, mais, à mon avis, la manière dont la pièce utilise cette fin pour révéler le « vrai visage » de Tong Zhenbao est indéniablement puissante. J'espère aussi que le public pourra, à la lumière de cette fin qui invite à la réflexion, reconsidérer les confessions et les actions passées de Zhenbao et se faire une opinion sur la façon dont il faut percevoir Zhenbao et sa relation avec les deux femmes les plus importantes de sa vie.

(LD) : Avez-vous autres choses à partager au public ?

(AX) : Le succès de cette pièce est indissociable du travail acharné de tous ceux qui y ont contribué, sur scène comme en coulisses. Les acteurs ont étudié leurs rôles avec soin et les membres de l'équipe ont accompli leurs tâches avec diligence, se soutenant mutuellement pour parvenir à ce résultat. *Rose rouge et rose blanche* n'est pas seulement un spectacle apprécié du public, mais aussi une occasion pour toute notre troupe de théâtre de briller. Je tiens à exprimer ma sincère gratitude à chaque spectateur qui est venu assister à la représentation. Sans vous, la troupe n'existerait pas ; c'est grâce à vous qu'elle est ce qu'elle est. Tel est le message que la troupe de théâtre *As If* veut faire passer au public. ☺

Jiayuan Cao
Éditrice Culture



Huîtres, drogues et les tournants de la vie

La jeunesse audacieuse de Tony.

Est-ce qu'on pouvait tout d'un coup s'évader de notre vie actuelle et entamer un nouveau parcours? C'est ce qu'a fait Anthony Bourdain au début des années 70 à Provincetown, au Massachusetts, une période de sa vie décrite dans son livre *Kitchen Confidential*, duquel Tony tire son inspiration. Sorti en août, le film laisse apercevoir de manière délicate et intime la mélancolie du jeune homme, tout en suivant à grande échelle la structure d'une histoire classique d'apprentissage (ou, comme le dit Tony en allemand incorrect dans une vaine tentative de se montrer intellectuel, « *buildings roman* »). Réalisé par le

des bars rayés » (« *striper run* »), quand la mer déborde de poissons de cette espèce particulière et rassemble tout le monde pour en profiter. Cette bonté maritime enchante Tony. Au fur et à mesure du temps passé à exercer son emploi, il développe une vraie passion pour la nourriture, encouragé par le sage « Chef », incarné par Antonio Banderas.

Pour Bourdain, cette passion était difficile à séparer des autres plaisirs de la vie : le sexe, l'alcool et les drogues. Dans *Kitchen Confidential*, il écrit, « *je me souviens de [ma première huître] comme je me souviens de la perte de ma virginité*

« Le langage cinématographique de Johnson représente l'addiction et les enjeux de santé mentale avec une délicatesse surprenante »

Canadien Matt Johnson, connu pour *BlackBerry* et *Nirvana the Band the Show the Movie*, Tony ne met en scène qu'une petite partie de la vie de Bourdain : l'été formateur où le cuisinier a commencé sa brillante carrière de façon imprévue en tant que plongeur.

Cet article risque de divulguer l'intrigue du film *Tony* (2026).

Courtisant une belle fille qu'il connaît à peine, le jeune Tony (Dominic Sessa) prétend avoir reçu une bourse d'écriture et se rend à Provincetown pour trouver de l'inspiration pour un roman qu'il n'a aucune intention d'écrire. Bien qu'il se croie écrivain apprenti, le jeune homme fauché a vite besoin d'un emploi véritable. Au début, selon Tony, son détour à Provincetown et dans la cuisine n'était qu'un interlude avant son premier roman et la montée fulgurante de sa renommée littéraire. Finalement, l'emploi qu'il trouve au restaurant local *The Flagship* va le propulser sur le chemin d'une carrière qui deviendra, selon son aveu dans *Kitchen Confidential*, « la seule vie [...] [qu'il] connais[sait] vraiment » : celle d'un cuisinier.

À la recherche de la belle vie

Le film sème ainsi un doute chez ceux qui planifient et qui connaissent leur chemin dès un très jeune âge sans jamais l'abandonner, risquant peut-être de rater une vie qui leur conviendrait mieux. La vie de Tony, plongeur, est principalement définie par la misère, presque toujours visible dans les yeux perçants de Sessa. Cependant, malgré le travail monotone, les collègues rudes et la consommation d'un éventail de drogues, on voit de temps en temps des rayons de lumière. Il y a une certaine camaraderie au *Flagship*, renforcée par de beaux moments comme la « *course*

(*tdlr*) ». Ces connotations sexuelles sont également présentes dans le film. Quand Tony et Sal vont à une fête organisée par son coup de cœur Nancy, Sal écaille habilement des huîtres et drague facilement des filles, tandis que Tony échoue sur les deux plans. Le succès avec la mer impliquerait le succès auprès des femmes.

Cependant, le mollusque luisant symbolise aussi pour Bourdain une tendance psychologique générale : sa première huître représente le début de la poursuite risquée du plaisir éphémère, la « prochaine chose », sans jamais vraiment le satisfaire. Tony adopte vite la toxicomanie répandue dans le milieu, dont l'exemple principal est son collègue Sal, un « mangeur de péchés », selon Chef. Une figure presque angélique par rapport au diabolique Sal, Chef apprend à Tony la cuisine et la discipline. Toutefois, celui qui veille sur Tony souffre aussi à cause de lui. Le

une vie entière en deux heures. Cela n'empêche pourtant pas le réalisateur de faire allusion à d'autres parties de la vie de Bourdain. Certes, le « *jeune rustre gâté, misérable, narcissique, autodestructeur et malpoli* » décrit par

ce qui a gâché le banquet. Après que le rêve culinaire de Chef est anéanti, il semble possible pendant un moment dans le film qu'il fasse de même. On ne peut que penser au Bourdain de 61 ans, qui a mis fin à sa vie dans une chambre

met de relever un portrait subtil à partir d'une histoire qui se déroule de manière assez conventionnelle. Les archétypes sont familiers : le jeune arrogant et impulsif, le mentor sage, la fille coquine, Méphistophélès; malgré cela, les performances nuancées et la réalisation méticuleuse de Johnson provoquent des réflexions profondes. Vu le ton sombre de la majorité du film, le dénouement a l'air d'un pansement plutôt que d'une solution aux incertitudes de la vie de Bourdain. Chef pardonne le jeune homme, qui se lance dans le monde de la cuisine au *Culinary Institute of America*. Il choisit un métier qu'il a trouvé par hasard et il y trouve un succès extraordinaire, car il a osé se détourner de la voie qu'il imaginait et se jeter dans l'inconnu. ☹

« Les contraintes temporelles de l'histoire permettent à Tony d'éviter le piège dans lequel tombent tant de films biographiques trop ambitieux qui essaient de raconter une vie entière en deux heures »

jeune homme obtient la position au *Flagship* après avoir menti sur son expérience dans une cuisine. Ce mensonge originel détruit non seulement l'amitié entre Chef et lui, mais aussi le restaurant lorsqu'il provoque un incendie par accident. Chef quitte Provincetown, plongé dans le désespoir.

Les visages multiples de Bourdain

Les contraintes temporelles de l'histoire permettent à Tony d'éviter le piège dans lequel tombent tant de films biographiques trop ambitieux qui essaient de raconter

Bourdain dans *Kitchen Confidential* ne ressemble guère à l'animateur et écrivain célébré que le monde connaît; Johnson trouve d'ailleurs que sa focalisation sur l'adolescence du cuisinier l'a libéré de la perception publique de cet homme parfois qualifié de « saint mort ». Cela dit, des échos de la tragédie s'infiltraient tout de même dans le film, notamment à travers Chef.

Sur le mur de la cuisine de *The Flagship*, un tableau de François Vatel est accroché. Chef explique que ce dernier s'est suicidé à cause d'un retard de livraison de poisson,

d'hôtel en France. D'une certaine manière, Tony et Chef sont ainsi tous les deux des représentations d'Anthony Bourdain; le film parvient à dépeindre à la fois le jeune plongeur sur le plan réel et le cuisinier plus âgé sur le plan figuratif.

Un film soigneusement construit

Le langage cinématographique de Johnson représente l'addiction et les enjeux de santé mentale avec une délicatesse surprenante, facilitée par la beauté du décor de la Nouvelle-Angleterre. Johnson s'exprime avec retenue, ce qui lui per-



"I Was — To Be Frank — A Spoiled, Miserable, Narcissistic, Self-Destructive And Thoughtless Young Lout, And Badly In Need Of A Good Ass-Kicking."

TONY

Image tirée d'Imdb

Austin Witter
Contributeur

Affaire Thélyson Orélien : une chasse aux sorcières?

Réflexion sur la dénonciation de l'IA dans le milieu littéraire.

Thélyson Orélien. Aujourd’hui, même ceux qui ignorent tout de la littérature connaissent son nom. En quelques instants, la carrière prometteuse de cet auteur québécois a basculé pour le reléguer au rang de paria du milieu littéraire.

Quand les problèmes commencent

Thélyson Orélien est un écrivain québécois : il a à son actif un essai, quatre recueils de poésie et trois romans, en plus d’un grand nombre de chroniques dans divers journaux québécois et français. Son tout dernier roman, *C’était ça ou mourir*, raconte la fuite forcée d’un homme haïtien dont le pays natal est ravagé par les guerres de gangs de rue. Aussi actuel et nécessaire dans le contexte géopolitique d’aujourd’hui, ce récit a connu un grand succès, au point d’obtenir une place sur la liste des 16 livres en lice au prix Goncourt cette année. *C’était ça ou mourir* est également sélectionné pour le Renaudot, le prix Décembre et le Femina.

Dans la dernière semaine, des allégations d’usage d’intelligence artificielle pour la rédaction du roman commencent à surgir. Sur la plateforme X, le compte Balance ton Claude, qui vise à dénoncer l’usage d’IA dans des œuvres littéraires, a accusé Thélyson Orélien. Samuel Fitoussi, l’un des responsables du compte, a expliqué que les chapitres de *C’était ça ou mourir* ont été donnés au logiciel Pangram, un détecteur d’intelligence artificielle, qui assurait qu’entre 90 % et 100 % de ceux-ci étaient générés par l’IA. Une enquête se met en branle et, bientôt, le dossier s’alourdit : des accusations de plagiat tombent. Orélien, chroniqueur pour différents journaux français et québécois, voit ses écrits passés au peigne fin. Certains relèvent une nette ressemblance entre une chronique de l’auteur québécois sur la chute de stars sportives et celle d’Andy Bautista, un chroniqueur pour le quotidien *The Philippine Star*. Certains passages sont presque identiques et un coup d’œil suffit pour déterminer que des deux auteurs est plagiaire —

exemplaires, le Goncourt retire le livre de sa liste de nominations et le Salon du livre de l’Estrie révoque l’invitation d’Orélien, qui devait participer à l’événement en tant qu’invité d’honneur.

Le message est on ne peut plus clair : Thélyson Orélien est maintenant *persona non grata*.

Détecter l’IA

Pangram, le logiciel utilisé pour évaluer *C’était ça ou mourir*, a déclaré que le roman était fait par l’IA à 97 %. Les autres romans en lice pour le Goncourt ont aussi été testés et révèlent un taux d’IA très faible ou nul. De plus, Pangram est reconnu pour être le logiciel de détection d’IA le plus fiable – son taux de faux positifs est de 1 sur 10 000. Le hic ? Les deux études qui en viennent à cette conclusion ont fait l’expérience en utilisant seulement des textes en anglais. Il est également à noter qu’un poème de Victor Hugo, dont une seule ligne avait été retirée, a été évalué par Pangram comme utilisant l’IA à 100 %. À cela s’ajoute un autre grain de sable dans l’engrenage : le logiciel de détection d’IA utilisé par l’AFP conclut que *C’était ça ou mourir* est 100 % humain.

Pangram se base sur des textes humains et des textes modifiés par l’IA pour effectuer la détection. Cet entraînement avec deux types de textes lui permet de repérer les formulations typiques de l’IA, ainsi que la ponctuation généralement utilisée. Cela dit, il ne faut pas oublier qu’un logiciel est un logiciel, et qu’il comporte inévitablement un risque d’erreur.

Des accusations biaisées

Même si Samuel Fitoussi, qui a dénoncé *C’était ça ou mourir* par l’entremise de Balance ton Claude, a affirmé que cette accusation n’était nullement motivée par des biais racistes, l’entreprise n’est peut-être pas complètement dénuée de discrimination – et ce, sans que les dénonciateurs ne le souhaitent. Selon Thibault Celier, cofondateur de usuel.ai



Félix Fournier | Le Délit

et un Québécois n’auront pas les mêmes tics de langage entre eux, de même pour un Algérien et un Haïtien.

Ainsi, Thélyson Orélien, dont la langue maternelle est le créole haïtien, aurait pu induire le détecteur d’IA en erreur à cause de tics de langage adoptés lors de l’apprentissage de cette langue seconde qui ne correspondent pas parfaitement au français natif étudié par l’IA.

Un autre phénomène est à ne pas négliger : la suspicion « disproportionnée sur des auteurs plutôt que d’autres. » Dave Anctil, professeur de philosophie au Collège Jean-de-Brébeuf, auteur et chercheur à l’Obvia (Observatoire international sur les impacts sociétaux de l’IA et du numérique), souligne le cas similaire de Jamir Nazir, un auteur trinidadien qui avait été accusé à tort d’utilisation d’IA pour la rédaction de sa nouvelle *The Serpent in the Grove*, qui a reçu un prix littéraire de la *Commonwealth Foundation*. Il a par la suite été

demeure, apporte son soutien à Orélien en mentionnant que « c’est une accusation dont il est impossible de se défendre. » India Desjardins, connue pour la série *Le journal d’Aurélié Laflamme*, lui a aussi témoigné son soutien, tout comme la poète Pascale Cormier et l’écrivain Stéphane Dompierre. Un vent de solidarité semble souffler sur le milieu littéraire québécois.

Une chasse aux sorcières en 2026

Qu’on ait un avis tranché sur le cas de Thélyson Orélien ou non, une chose reste certaine : il est impossible de savoir avec une certitude absolue si l’auteur a utilisé ou non de l’intelligence artificielle pour rédiger son roman. Peut-être en a-t-il utilisé un peu pour corriger certaines tournures de phrases, peut-être a-t-il tout écrit avec ChatGPT, peut-être a-t-il ignoré totalement l’IA dans tout le processus d’écriture. À moins d’une confession de l’auteur, nous n’aurons jamais réellement le fin mot de l’histoire.

Le cas est suspect, bien sûr, d’autant plus lorsqu’on tient compte des accusations de plagiat pour diverses chroniques. Mais être plagiaire de quelques textes signifie-t-il nécessairement être utilisateur d’IA ? Pas du tout.

Le problème avec toute cette histoire, c’est qu’il n’y a aucun moyen catégorique pour nous de trancher. Nous devons nous en remettre à des logiciels, qui décideront ensuite de la carrière, de la vie d’un auteur.

La carrière de Thélyson Orélien vient presque assurément de se terminer. Rares seront les prix littéraires qui oseront le remettre sur

une liste de nominations. Beaucoup de gens seront hésitants à lire ses œuvres. Chaque fois qu’Orélien sera mentionné, les mots « plagiat » et « intelligence artificielle » ne seront pas loin derrière. La supposée « détection » d’IA est un jeu dangereux.

Devrait-on, selon moi, bannir de la littérature l’usage de l’IA générative ? Absolument. Devrait-on limiter l’exposition des auteurs qui utilisent la dite IA ? Bien sûr ! Le milieu littéraire en est un de rencontres entre des auteurs et des lecteurs, un espace communautaire où nous pouvons partager ce qui fait de nous des humains, dans tout ce que cette condition a de plus splendide et de déchirant. Mais nous ne devrions, sous aucun prétexte, partir à la chasse à l’IA. Nous ne devrions pas banalement accuser des auteurs d’usage d’intelligence artificielle pour partir en croisade contre des maisons d’édition et des individus qui ne veulent que mettre leur expérience de vie en mots.

L’IA est en train de créer une véritable chasse aux sorcières dans notre société en nous poussant à nous méfier de ceux autour de nous, à dénoncer les coupables au moindre signe suspect. Si nous continuons, en tant que communauté, à ignorer que des balises sont nécessaires pour l’IA dans un milieu où la créativité et l’expérience humaine règnent en maître, nous nous dirigeons droit dans un mur. Qui sait si vous ne serez pas le prochain à être lancé pieds et poings liés dans la rivière ? ☹

Rose Langlois
Éditrice Culture

« L’IA est en train de créer une véritable chasse aux sorcières dans notre société en nous poussant à nous méfier de ceux autour de nous, à dénoncer les coupables au moindre signe suspect »

Orélien a publié sa chronique le 28 février 2013 et Bautista, le 23 février 2013. Plusieurs autres exemples de plagiat de la part d’Orélien sont découverts. Les événements ont un véritable effet domino : en seulement quelques jours, l’auteur qui était la coqueluche du Québec se retrouve en chute libre. Les éditions Boréal, qui ont publié *C’était ça ou mourir*, suspendent les activités de promotion du roman, Renaud-Bray retire sa fameuse étiquette « coup de cœur » des

au micro de RTL, les détecteurs d’IA peuvent avoir un biais. Ces derniers sont entraînés à reconnaître les tics de langage des natifs d’une langue : un francophone qui écrit en anglais aura une tournure de phrase « plus prévisible qu’un anglais natif ». Même si le rédacteur est complètement à l’aise dans la langue d’écriture, le fait que ce ne soit pas sa langue natale a tout de même une incidence sur les tics de langage adoptés : ces derniers diffèrent selon le paysage culturel. Un Français

conclu qu’aucun des lauréats du prix littéraire n’avait utilisé d’IA. L’ironie ? Les accusations se basaient sur les résultats de Pangram.

Un appui de la communauté

Si Thélyson Orélien nie l’utilisation de l’intelligence artificielle pour la rédaction de son roman et s’abstient de commenter sur ces accusations, plusieurs auteurs ont défendu le romancier. Laura-Ève Lambert, autrice notamment de *Que notre joie*

Qui est l'artiste préféré de ton artiste préféré ?

Les politiques et avantages du sampling à l'ère du digital.

Cet été, j'ai assisté à un DJ set de Kaytranada, et à chaque fois, je me suis faite avoir par les chansons qu'il mixait. Je pensais entendre *Hotline Bling* de Drake, avant de me rendre compte, une seconde plus tard, qu'il s'agissait de la chanson originale de 1971, *Why Can't We Live Together*, échantillonnée par Drake. Ce soir-là, Kaytranada a joué beaucoup de musique qui me disait vaguement quelque chose, et je suis rentrée chez moi en ayant très envie qu'il m'envoie sa playlist. T'es-tu aussi déjà demandé quelle musique écoutaient tes artistes préférés ?

De façon plus évidente qu'on ne le pense, les goûts musicaux de chacun se reflètent dans leurs créations. En effet, la pratique du *sampling*, devenue populaire grâce à l'avènement du hip-hop dans les années 80, s'est démocratisée avec l'essor du numérique. Grâce aux *samples*, aux interpolations et autres reprises, chaque artiste peut se réapproprier des musiques existantes et y ajouter sa patte. De plus, les *samples* peuvent permettre à l'auditoire d'élargir ses horizons à de nouvelles musiques, parfois passées aux oubliettes.

Une petite histoire du sample

La pratique du sample en musique est assez moderne. Utilisée pour la première fois dans les années 1940-1950, elle peut prendre plusieurs formes. Le *sampling* désigne le fait de prendre un fragment d'un enregistrement audio existant (comme au laboratoire, où l'on utilise un *sample* ou un échantillon) pour le réutiliser dans une nouvelle composition. Par exemple, la chanson *Hung Up* de Madonna, parue en 2004 reprend la mélodie d'un classique de ABBA, *Gimme Gimme Gimme*. De façon similaire, une interpolation désigne la pratique de réutiliser un élément d'une chanson – que ce soit une partie de la mélodie ou une parole – dans une autre chanson. Ainsi, le classique d'Amy Winehouse, *Tears Dry on Their Own*, reprend les percus-



Ana Camila Torchia | Le Délit

prunter un rythme sur lequel les *emcees* pouvaient rapper.

En effet, pour se distinguer des autres, les producteurs de hip-hop devaient maîtriser l'art du *crate-digging* : fouiller les caisses de vinyles pour trouver des *samples* uniques, parfois pendant des heures. Aujourd'hui, grâce à l'abondance d'outils numériques, le *sampling* est une activité d'autant plus créative que les possibilités de *sample* sont infinies. Par exemple, rien que pour créer un rythme de percussion, un artiste peut couper un extrait de voix (*vocal chop*) ou une mélodie et les remanier pour imiter une percussion ou une basse. Au début de sa carrière dans les années 2000, Kanye West est devenu un pionnier du sample avec son style baptisé *chipmunk soul*, qui consistait de samples tirés de classiques de la soul, accélérés et rendus ai-

sique n'a jamais été plus simple ; grâce aux plateformes de streaming comme Spotify, Apple Music ou Deezer, nous pouvons accéder à des millions de titres et d'artistes différents en un simple clic. Grâce aux avancées technologiques et à l'essor de nouveaux genres musicaux, il existe de plus en plus de musiques susceptibles de devenir des samples. En 2018, une chanson sur cinq dans le Billboard contenait un sample. Les artistes peuvent ainsi choisir de s'ancrer dans la tradition du genre musical auquel ils appartiennent en choisissant des classiques de leur propre genre, ou de s'inspirer d'autres genres musicaux et les remanier dans un autre genre musical. Sampler une chanson déjà reconnue en tant que classique peut constituer une stratégie commerciale, car un air familier a davantage de chances de plaire à l'auditoire. À cet égard, l'hymne caribéen *Murder She Wrote* de Chaka Demus

connus. Par conséquent, seuls les musiciens représentés par les labels les plus riches peuvent se permettre de les utiliser sans craindre un procès potentiel.

Un outil d'exploration musicale

Pour l'auditoire, les *samples* de nos artistes préférés constituent une opportunité d'élargir ses horizons à de nouvelles musiques, en sortant du cercle algorithmique et des chansons du Billboard. Début 2026, Spotify lan-

qui a lancé sa carrière sur TikTok et qui joue maintenant dans les plus grands festivals du monde et a plus de 30 millions d'écoutes par mois sur Spotify. Sa musique et son esthétique s'inspirent par exemple de la K-pop et de la pop des années 2000. Fidèle à ses goûts musicaux éclectiques, elle utilise des *samples* et des interpolations dans la plupart de ses morceaux. De la *Gymnopédie n°1* d'Erik Satie dans son premier single *Pain*, au hit pop anglais de 2007 *Starz in Their Eyes* de Just Jack dans *Stars*, les influences de

« Néanmoins, le *sample* peut être un jeu à double tranchant, car il peut avoir des conséquences légales importantes »

çait son nouvel outil, SongDNA, une fonctionnalité permettant d'accéder à « l'ADN » de la chanson : les différents compositeurs, quels titres ont été *sampleés* ou interpolés dans la chanson, mais aussi dans quels autres titres la chanson a pu être reprise à son tour. Bien qu'elle ne soit pas toujours complètement correcte, cette fonctionnalité reste très pratique si une partie d'une chanson semble familière ou si l'on souhaite connaître les compositeurs d'une chanson qui nous plaît. La plupart des artistes utilisant des samples s'inspirent ça et là, et chaque genre musical s'influence lui-même et en influence d'autres, avec plus ou moins d'affinités entre certains d'entre eux. Par exemple, le hip-hop et le RnB tirent majoritairement leurs influences du soul, du funk et du disco, mais aussi du jazz et du blues. Ainsi, les artistes que l'on connaît déjà peuvent être un tremplin pour découvrir une abondance de nouvelles musiques, rien qu'en remontant l'arbre généalogique des samples. Une « *sampleuse* » très en vogue ces derniers temps est Pink Pantheress, une musicienne anglaise

Pink Pantheress sont une façon pour elle d'établir son identité musicale, mais aussi d'ouvrir nos horizons aux chansons des décennies passées !

Le *sampling* est une pratique moderne, qui s'est démocratisée au XXI^e siècle grâce aux multiples outils numériques. Utiliser un *sample* n'est pas sans obstacle pour les artistes, qui peuvent se heurter à plusieurs types de problèmes légaux, si la procédure n'est pas faite correctement. Toutefois, si le *sample* est bien fait, un artiste a davantage de chances de voir sa chanson devenir populaire en reprenant un air familier déjà apprécié. Enfin, les *samples* utilisés par nos artistes préférés peuvent être une bonne façon de découvrir de nouveaux titres, si l'on est assez curieux pour aller les chercher ! ☺

Leïla Van Glabeke
Contributeur

« Grâce aux avancées technologiques et à l'essor de nouveaux genres musicaux, il existe de plus en plus de musiques susceptibles de devenir des samples »

sions et la mélodie du hit *Ain't No Mountain High Enough* de Marvin Gaye et Tammi Terrell, accompagnées de paroles complètement différentes. Le sample s'est répandu dans le milieu du hip-hop au début des années 1980 grâce au développement de nouvelles techniques de *sampling* numériques. Au milieu des années 1970, le rôle des *emcees* était d'animer la foule pour assister les DJ faisant passer leurs vinyles. Le hip-hop est né de cette union, lorsque les *emcees* ont commencé à faire des rimes sur de la musique, d'où l'utilisation majoritaire de samples dans le hip-hop. Le sample est ainsi devenu un élément essentiel du hip-hop, principalement utilisé à l'époque pour em-

gus, servant d'arrière-plan pour ses chansons. L'incorporation de *samples* du soul ajoutait une autre dimension à sa musique, non seulement en contribuant au rythme mais aussi à l'histoire qu'il racontait. Son titre phare, *Gold Digger*, reprend ainsi le chant de Ray Charles dans *I Got a Woman*, créant une conversation entre l'originale et les paroles presque satiriques de la reprise.

Le sampling à l'ère du digital : un choix risqué pour les artistes ?

Aujourd'hui, le *sampling* est une pratique très répandue. Toutefois, *sampler* n'est pas nécessairement à la portée de tous. En 2026, l'accès à la mu-

& Pliers, sorti en 1992, a été échantillonné un nombre incalculable de fois, inspirant des artistes tels que Hamza, Daddy Yankee ou encore Young Thug.

Néanmoins, le *sample* peut être un jeu à double tranchant, car il peut avoir des conséquences légales importantes. En effet, le processus pour obtenir l'autorisation d'utiliser un *sample* (*clear* un *sample*) est souvent onéreux et chronophage. Pour *clear* un *sample*, les artistes font face à deux types de droits d'auteur : ceux liés à la composition et à la production, ainsi que les droits d'auteur d'enregistrement. Contacter tous les compositeurs ainsi que leurs maisons d'édition n'est pas une mince affaire, surtout lorsqu'il s'agit d'artistes très

Quand l'art fait frémir l'âme

L'ouverture de l'exposition de Chiharu Shiota au MBAM le 26 septembre.

Accumulation – en quête de la destination. Tel est le titre de la première installation dans le passage souterrain en direction du pavillon Michal et Renata Hornstein, où se trouve le reste de l'exposition de Chiharu. Composée d'innombrables valises de toutes sortes, cette œuvre annonce le début du voyage vers *Les frémissements de l'âme*.

Une quête de l'art

Samedi dernier a eu lieu l'ouverture au public de la première présentation nord-américaine de l'exposition *Chiharu Shiota : Les frémissements de l'âme* au Musée des Beaux-Arts de Montréal (MBAM). L'exposition, à ce jour la plus importante et la plus complète consacrée à l'œuvre de cette artiste de renommée mondiale, livre les

plus jeune âge. En effet, on retrouve, dans l'exposition même, une peinture qu'elle a réalisée à cinq ans. Une fleur dessinée en maternelle dont elle garde peu de souvenirs.

Toutefois, la poursuite de l'art n'est pas toujours une chose facile. Pour suivre son cœur en tant qu'artiste, Shiota abandonne les techniques traditionnelles, telles que le dessin et la peinture. Cette décision n'est pas sans conséquence : peu de temps après, elle a rêvé, une nuit, qu'elle devenait elle-même peinture.

« Recouverte de toute cette peinture, j'avais du mal à respirer. Cette nuit-là, j'étais devenue une partie de l'œuvre », raconte l'artiste. C'est ainsi que naît *Becoming Painting* (Devenir peinture), une perfor-

Shiota qui ne relevait pas d'une forme d'art « académique ».

Une quête du monde

En poursuivant la visite, il n'est pas difficile de remarquer l'élément qui relie différentes pièces de l'exposition : le fil. La pièce où est installé *Uncertain Journey* (Voyage incertain) présente sans doute le plus grand choc visuel. D'innombrables fils rouges passent d'un recoin à l'autre de la salle depuis les bateaux métalliques au sol, formant d'énormes toiles d'araignée complexes. « Les fils s'emmêlent, s'entrelacent, se cassent, se défont », comme des artères dans nos corps, comme les relations qu'on entretient avec le monde. Au cours de notre vie, on en rencontre certains, on en quitte d'autres, tissant des liens partout où on passe.

Il est aussi intéressant de noter qu'il s'agit d'une installation unique. Un employé du musée présent dans la salle témoigne que les techniciens ont travaillé pendant trois semaines pour recréer l'œuvre de Shiota à partir de zéro.

Une quête de l'âme

Outre le rapport avec le monde extérieur, Shiota explore également la



Photo fournie par le Musée d'art Mori, Sunhi Mang

place que l'individu occupe dans le monde. À travers ses œuvres, elle questionne le sens de la vie, ainsi que le concept de la mort. D'où vient-on? Et vers où va-t-on? Pour Shiota, c'est peut-être la Terre mère. De là, elle a incorporé l'élément de la terre dans une série de travaux. « La vie souterraine est beaucoup plus profonde et plus riche que la vie en surface », explique l'artiste. La terre cache des milliards d'années d'histoire; elle nous nourrit de notre vivant et nous enterre après la mort. Ces ré-

flexions, transposées en art, font frémir l'âme de ceux qui regardent.

Chiharu Shiota : *Les frémissements de l'âme* est présentée jusqu'au 14 février 2027 et l'entrée au Musée des Beaux-Arts de Montréal est gratuite pour les moins de 26 ans. ☺

Jiayuan Cao
Éditrice Culture

CALENDRIER

Vos prochaines sorties

FÉLIX, JE ME SOUVIENS

Son histoire, sa musique, sa poésie. Découvrez *Félix, je me souviens*, une création scénique contemporaine et grandiose qui réunit sur scène 20 artistes – musiciens, comédiens, chanteurs, acrobates et illusionnistes – pour honorer la vie et l'œuvre de Félix Leclerc. Laissez-vous émerveiller par ce spectacle original et vibrant!

Du 14 au 25 octobre 2026 au Théâtre St-Denis

JANINA FIALKOWSKA - POUR UN DERNIER CONCERT À MONTRÉAL

Ce concert grandiose marque les adieux montréalais de la légendaire pianiste Janina Fialkowska aux côtés de l'Orchestre classique de Montréal. Dominant le coup d'envoi à la 87e saison de l'OCM à la Maison symphonique, la soirée met à l'honneur Beethoven et Anna Clyne dans un vibrant hommage à Mario Lafond.

Le 2 octobre 2026 à la Maison Symphonique de Montréal

FESTIVAL PHÉNOMÈNE

Place à l'audace et à la curiosité avec la 15e édition de Phénomène, le festival interdisciplinaire créé par D. Kim et Les Filles électriques. Cet événement rassemble la performance, la danse, la musique, le cinéma et les cabarets dans une programmation foliole. Laissez-vous surprendre par la rencontre d'artistes d'exception au cœur d'une célébration de la beauté.

Du 3 au 22 octobre 2026

LE DOS DE SUZANNE

Cette création intime et bouleversante de Gabriel Charlebois Plante explore l'amour inconditionnel mais silencieux entre un fils et sa mère. Entre autofiction et étrange, *Le dos de Suzanne* met en scène ces mots impossibles à dire qui finissent par s'exprimer à travers la nourriture et les gestes du quotidien.

Du 30 septembre au 18 octobre 2026 au Théâtre du 4505

QU'EST-CE QU'ON NE FERAIT PAS PAR AMOUR?

Cette expérience théâtrale intime et inspirante réunit sur scène les environnementalistes de renommée mondiale David Suzuki et Tara Cullis. À travers *What You Won't Do For Love*, le couple dévoile 50 ans d'engagement et de vie commune pour nous rappeler avec authenticité et chaleur le pouvoir de l'amour comme moteur ultime du changement.

Du 2 au 4 octobre 2026 au Théâtre Duceppe

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL

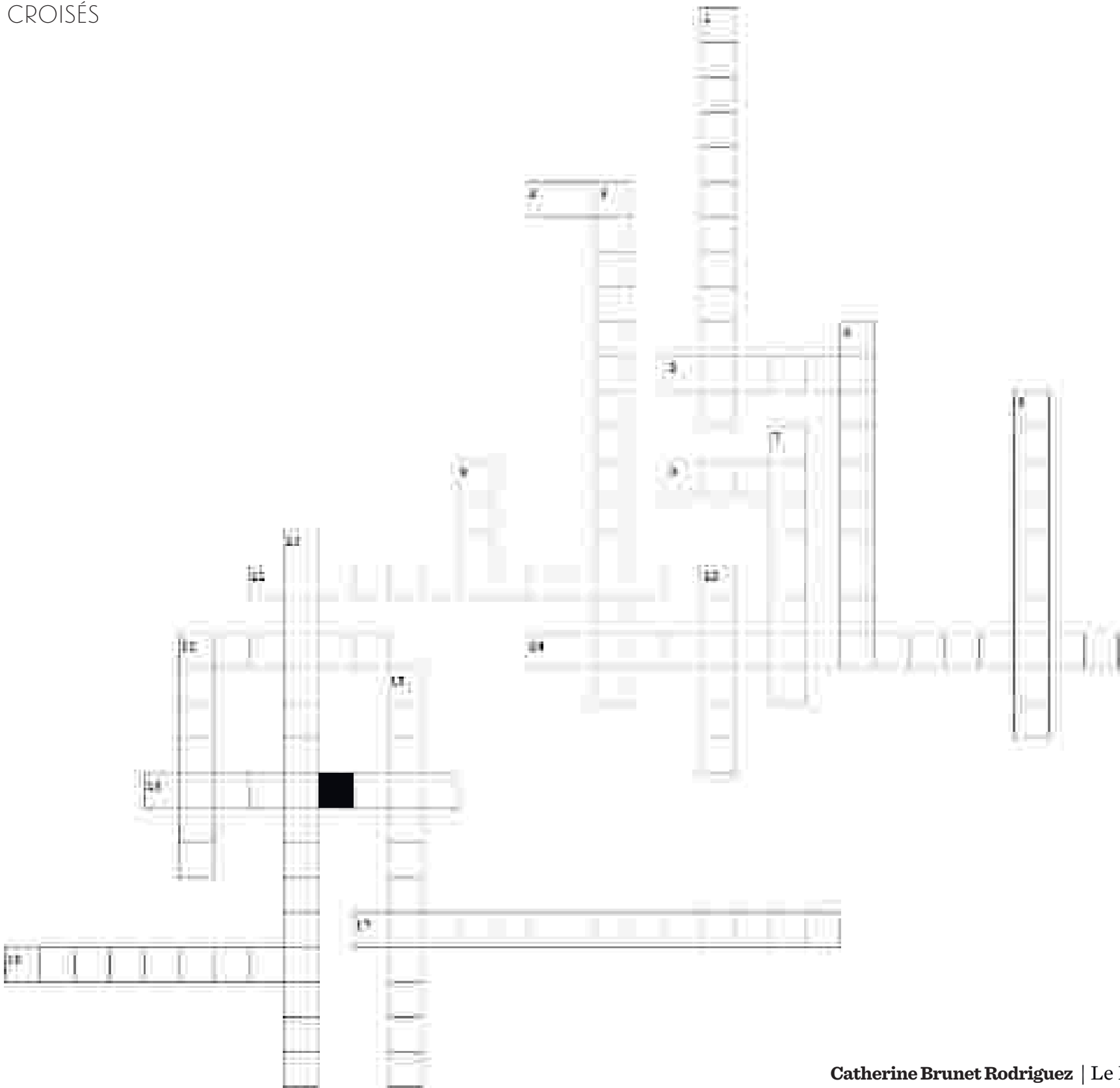
Le Festival du nouveau cinéma de Montréal est de retour pour sa 55e édition! Au programme : près de 200 œuvres issues de plus de 30 pays, réunissant des cinéastes incontournables, des coups de cœur des grands festivals internationaux et des talents émergents. Ne manquez pas ce rendez-vous incontournable du 7e art dans six lieux emblématiques de la métropole, agrémenté d'une foule d'activités thématiques à ne pas manquer!

Du 8 au 18 octobre 2026

ALBUM JOUR DE RÊVE DE LÉONA

Portée par Texttrait « Denise », l'artiste Léona dévoilera le 16 octobre son tout premier album, *Jour de rêve*, également offert en un précieux format vinyle. Conçue pour se faire plaisir à 100 %, cette œuvre lumineuse vous invite à vivre une expérience d'écoute bienveillante, remplie de bonnes émotions communicatives.

Le 16 octobre 2026



Catherine Brunet Rodriguez | Le Délit

Horizontal

- 2. Les trois lettres composant l’acronyme du parti politique formant actuellement le gouvernement du Québec.
- 5. Mollusque est employé symboliquement dans le film Tony afin d’aborder la notion de la poursuite des plaisirs éphémères.
- 9. Le prénom de la seule candidate pour la présidence du Conseil des premières années.
- 11. Nom de la formation politique menée par Charles Milliard qui propose de réformer le calcul de l’Aide financière aux études (AFE).
- 13. Argot britannique utilisé par des groupes marginalisés, tels que la communauté LGBTQ+, afin de communiquer entre eux secrètement et de manière sécuritaire.
- 14. Parti politique québécois qui a à sa tête Éric Duhaime et qui propose une réduction importante de l’Etat et une baisse importante des dépenses publiques.
- 16. L’entrée du Musée des Beaux-Arts de Montréal (MBAM) est gratuite pour les moins de ____ ans.
- 17. Nom du parti politique qui est actuellement en tête des sondages au Québec en vue des élections provinciales du 5 octobre.
- 18. Nom du festival qui aura lieu du 3 au 22 octobre 2026 à Montréal.

Vertical

- 1. Style d’échantillonnage utilisé par Kanye West au début des années 2000 employant des extraits de soul rendus aigus.
- 3. Parti politique provincial, ayant à sa tête Ruba Ghazal et Sol Zanetti, qui propose de taxer les grandes fortunes au Québec.
- 4. L’étude du sens des mots et de la signification des phrases.
- 6. Réseau informel où circulent des idées masculinistes et antiféministes tout en abordant la masculinité et le rôle des hommes en société.
- 7. Pratique moderne qui consiste à prendre un enregistrement audio existant afin de le réemployer dans une nouvelle composition.
- 8. Vrai ou faux? La population étudiante au premier cycle s’élevait à 28000 personnes à l’automne 2025?
- 10. Pseudonyme du compte X qui a accusé Thélyson Orélien d’avoir rédigé son livre *C’était ça ou mourrir* à l’aide de l’IA.
- 12. Nom attribué aux hommes qui se pensent incapables de trouver des partenaires romantiques ou sexuels malgré leur désir.
- 13. Autre type d’accusation dont fait l’objet Thélyson Orélien en lien avec de précédents textes qu’il a publiés.
- 15. Processur par lequel un groupe ou une personne est conduite à abandonner les codes de sa propre culture au profit d’une autre.